

APOLOGIE

POVR MONSEIGNEVR

LE CARDINAL MAZARIN.

TIREE D'VNE CONFERENCE
ENTRE SON EMINENCE ET
Monsieur*****homme de probité.
& excellent Casuiste.

Tenuë à Saint Germain en Laye deux iours consecutifs.

PREMIERE IOVRNEE.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS PREVVERAY, grande
ruë de la Bretonnerie, proche la porte
Saint Iacques.

M. DC. XLIX.

THE CALIFORNIA

INVESTIGATION

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

THE CALIFORNIA

AP LOGIE POVR LE CARDINAL MAZARIN,
*Tirée d'une Conference entre son Eminence, & Monsieur*****
 homme de probité & excellent Casuiste.*

DIALOGUE.

Le Cardinal. **M**ONSIEUR, Je suis bien mal-heureux, dans l'estat où sont les affaires, que tout le monde est bandé contre moy, & qu'il n'y ait personne qui veuille plaider ma cause. C'est vne chose estrange que ces Messieurs du Parlement de Paris qui sont Iustice à tout le monde, me condamnent ainsi sans m'escouter. Vous avez assez de credit parmy eux Monsieur, pour oser entreprendre la cause d'un malheu eux, & vostre probité leur est assez connue, pour qu'ils ne vous ayent point pour suspect.

Le Casuiste. Monseigneur, pleust à Dieu que ie pusse reconcilier vostre Eminence avec ces Messieurs-là, ie me tiendrois le plus heureux homme du monde, puisque celaterminerait vn different, où ie ne trouue rien d'auantageux pour vostre Eminence : mais de grace Monseigneur, mettez-moy dans le chemin de vous rendre ce signalé seruice.

Le Card. Monsieur, vous leur representerez d'abord, que ie ne suis pas vn objet digne de leur colere, que ie ne suis que le valet de la Reyne, que les Princes se seruent de moy pour colorer leur ambition, qu'ils me conseruent pour victime destinée à leur mauuaise fortune, qu'ils se seruent de moy pour rirer les marrons du feu; & pour preuue de tout cela, j'ay demandé cent fois à m'en aller.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, me pardonneriez-vous, si pour mieux conduire l'affaire ie choque vn peu vos sentimens, & ie vous dis librement les miens?

Le Card. Monsieur, si ie pensois que vous vous contraignissiez le moins du monde, ie ne vous ouurirois pas ainsi mon cœur, c'est plustost pour me conseiller avecques vous, que pour autre chose que ie vous ay mandé.

Le Casuiste. Vous me permettez donc de vous dire, Monseigneur, que si ie commence par où vous desirez, que ce sera le moyen de tout gaster, d'autant que (soit qu'il soit vray ou non) tout le monde tient pour chose assurée, que vostre rare esprit estoit de ces suprêmes intelligences qui donnent le branle au premier mobile, & que les Princes de vostre party, quoy que tres-excellens pour l'exécution, faisoient gloire de se regler sur la lumiere & la solidité de vos conseils.

Le Card. Mais quelle assurance ont ils de cela?

Le Casuiste. Que voulez-vous que ie vous dise? Si ie leur replique cela, ils me diront, que c'est par leur malignité qu'ils connoissent vos conseils, tant ils sont coiffez de la mauuaise opinion de vostre Eminence.

Le Card. Hé bien il n'est pas bon d'agrir cette humeur-là, c'est vne estran-

ge beste que le peuple, il y a de certaines saisons où il luy faudroit accorder tout. Pour moy ie suis dans vn estat où il faut que ie me contraigne vn peu, & mette la peau du Renard à celle du Lyon.

Le Casuiste. Monseigneur, tout cela ne seruira de rien, j'aymerois mieux, si vous me faites l'honneur de me croire, leur représenter rondement mes raisons, & tascher de me iustificiers'il est possible.

Le Card. Vous dites bien, mais encore faut-il se concilier les esprits des Iugés, & leur dire comme ie suis leur tres-humble seruiteur, qu'il n'est rien en mon pouuoir que ie ne fasse pour eux, & que mesme la Reyne & les Princes me veulent mal que ie prends trop leur party.

Le Casuiste. Monseigneur, ie suis honteux de vous parler si librement, mais ie vous prie ne prenons point ces biais-là. Il me semble que j'entends ces Messieurs me dire desia qu'ils ne connoissent que trop l'humeur Italienne, qui flatte pour mieux mordre, qui sçait dissimuler quand il faut, & qui donne de la force à sa vengeance, par la contrainte qu'une feinte reconciliation luy apporte, bref ils me diront mille fadaïses touchant cela que vous sçavez mieux que moy.

Le Card. Quoy les François sont deuenus bien sçauants !

Le Casuiste. Sçauants, Monseigneur, vous ne croiriez pas combien ils le sont, car il n'y a rien qui aiguise tant l'esprit comme la paureté.

Le Card. Je voudrois que par cette raison-là ils eussent encore plus d'esprit (mais cela soit dit entre vous & moy) ils ne seroient pas peut-estre si orgueilleux, ny si refractaires aux commandemens & aux volonteés de la Reyne.

Le Casuiste. Monseigneur, ie serois bien marry qu'ils entendissent ce discours-là.

Le Card. Vous voulez dire qu'ils ne manqueroient pas de dire que la Reyne ne donne point de commandemens, que ceux que mes conseils luy suggerent. Ces gens-là ont bonne opinion de la Reyne & de nos Princes. Ils s'ensuivroit donc de là que la Reyne & les Princes ne seroient pas capables de cōseil.

Le Casuiste. Le peuple est si fol, Monseigneur, qu'il dit que vostre Eminence les a charmeés, & sans vous offencer, ie suis de leur opinion ; mais c'est par la beauté de vostre esprit, & l'ascendant que vostre genie a sur le leur.

Le Card. Encore cela me console-t'il dans mon affliction, que le monde ait si bonne opinion de moy. Mais insensiblement nous nous esloignons de nostre dessein. Apres vous auoir dit ma pensée, dites-moy vn peu la vostre ; comment, nous y faut-il prendre ? par où entamerez-vous mon Apologie à ces Messieurs ?

Le Casuiste. Monseigneur, vostre Eminence se mocque de moy ; ie ne suis icy que pour recevoir les commandemens, si ie m'emancipe vn peu de choquer les sentimens, ce n'est que pour leur donner du lustre par vne opposition si obscure, qu'elle ne sert que d'ombre au vif éclat de ses raisonnemens.

Le Card. Monseigneur, puisque ces esprits solides ne se payent pas de paroles, prenons-les par des seruices, dont la solidité est telle, qu'ils ont serui de pierre fondamentale à toute la gloire & felicité de la France.

Le Casuiste. Voila la meilleure voye par où vous les puissiez prendre. Mais il faudroit

il faudroit vne langue plus diserté que la mienne pour leur faire vn Panegyrique de vostre illustre vie, & leur prouuer agreablement la verité de vos seruices. Vous ne le sçauriez croire, Monseigneur, il semble que le cliquetis des armes, & le bruit des mousquetades les ait rendus sourds, ils n'entendent pas à demy ; Et la mort que la reputation de vostre Eminence a soufferte dans leurs esprits, a produit en eux le mesme effect que celle de Nostre Sauueur apporta dans sainct Thomas, elle les a rendu incredules.

Le Card. Je leur prouueray si clairement mes seruices & mon affection enuers la France, que mes plus grands ennemis aduoüeront, en despit qu'ils en ayent, que i'ay le cœur François : & si l'obligation est double lors qu'elle s'offre d'elle-mesme, que diront-ils de celle que ie leur rendis à Cazal ?

Le Casuiste. Monseigneur, pour bien conduire nostre affaire, vous me permettrez'il vous plaist de la debattre vn peu, & d'entrer dans leurs sentimens, afin que vostre Eminence qui connoist mieux que moy le fonds des poincts que ie dois auancer, m'instruise aux reparties que ie dois faire, afin que ie serue d'autant mieux vostre Eminence.

Le Card. Monsieur, j'entends que vous me parliez comme si c'estoit Monsieur de Broussel, ou plustost tout le Parlement ensemble, parce qu'il faudra que vous leur fassiez teste à tous, & pariez à toutes bottes, si tant est que vous entrepreniez de defendre ma cause comme vous me promettez.

Le Casuiste. Monseigneur, ie vous feray beaucoup de tort, & souhaiterois que vous y fussiez en personne, vous reüssiriez bien mieux que moy, & donneriez beaucoup plus de satisfaction à ces Messieurs.

Le Card. I'en serois bien marry, & aurois crainte que la satisfaction ne fust trop grande, j'ayme bien mieux plaider par Procureur.

Le Casuiste. Monseigneur, voulez-vous que ie vous die, ce qu'ils me repliqueront quand ie leur vanteray vostre seruice de Cazal ? Ils me diront que vous estiez vn garçon de fortune, & que cherchant iour à la faire, la premiere occasion qui s'est presentée ç'a esté en France, où vous auez rencontré vn esprit de vostre trempe, & de nature à approuuer des actions que les autres Politiques eussent detestées. Ie vous dis ce qu'ils me pourront dire, & à cela ie leur repliquerois dequoy leur fermer la bouche. Mais j'aurois peur de vous faire plus de tort que de bien ; car si pour iustifier vostre Illustre Predecesseur, j'allois dire que les Espagnols prestent plus la main aux trahisons, que les François. & que c'est le seul moyen par où ils se soient iamais rendus puissans, cela rejalliroit sur vous qui estes de cette genereuse Nation.

Le Card. Il leur faudra soustenir que c'est par choix & par inclination que j'ay seruy la France, & que i'ay eu mille belles occasions pour m'auancer en Espagne ; mais qu'emporté par la force de mon inclination i'ay sacrifié mes interets au bien de la France.

Le Casuiste. Monseigneur, s'ils me demandent quelque preuue de cette verité, & qu'ils veulent que ie leur marque quelques-vnes de ces illustres occasions que vous auez eues de vous auancer en Espagne.

Le Card. Vous leur direz, que quand ie les nommerois ils ne me croiroient pas, parce que pour en venir à la preuue, il faudroit que les Ministres qui

m'ont sollicité, le declarassent, & si ne les croiroit-t'on pas peut-estre, & que j'exposasse beaucoup de François qui m'ont donné iour à faire des choses prejudiciables à l'Estat.

Le Casuiste. Mais s'ils vous demandoient, Monseigneur, pourquoy estant si fidele à la France vous n'avez pas fait faire punitiõ de ces sortes de gens-là?

Le Card. Je me suis contenté de les esloigner des charges petit à petit.

Le Casuiste. Comme ils sont tous plein de mesdisance, Monseigneur, ils diront que vous n'avez pas voulu chastier des gens de vostre sorte, & que le desespoir leur eust fait declarer des choses qui ne vous eussent pas esté anantageuses.

Le Card. Il les faut laisser dire, les effects dementent les calomnies.

Le Casuiste. Helas, Monseigneur, ils ne sçauent que trop la verité.

Le Card. Qu'ils en disent ce qu'ils voudront, si est-ce qu'ils ne sçauoient nier que j'aye liuré Cazal à la France.

Le Casuiste. Il est vray, Monseigneur, mais comme vos interests ternissent les plus glorieuses actions, ils ne manqueront point d'auancer que vous avez en cela trahi vostre Prinze, & mis en compromis la reputation de sa Sainteté, à qui vous apparteniez alors.

Le Card. S'ils vous pressent iusques-là, dites-leur que j'ay preferé leur interest à mon honneur.

Le Casuiste. Monseigneur, pardonnez-moy s'il vous plaist, ce seroit leur donner cause gagnée, car ils infereroient de là, que vous estes vn homme sans honneur, & que le fondement de vostre fortune estant sur vne infame action, le bastiment ne sçauoit estre que vicieux.

Le Card. Pour vous descouurer le nœud de l'affaire, à vous qui m'estes intime amy, ie n'ay iamais eu d'autre but que mon establissement, & il n'y a rien que ie n'eusse mis en besogne pour le faire.

Le Casuiste. Ne pouuiez-vous pas vous auancer en Espagne?

Le Card. Ne sçauiez-vous pas que personne n'est prophete en son pais, & qu'estant de naissance obscure, ie ne me pouuois aduancer que par quelque action extraordinaire. Je vous aduouëray bien, que j'ay eu tousiours dessein de seruir ma Patrie, & il me semble que le vray moyen de le faire auantageusement, estoit d'acquérir du credit en France.

Le Casuiste. Mais comment avez-vous peu surprendre l'esprit du Cardinal de Richelieu?

Le Card. Je n'ay iamais tenté cela, au contraire, j'ay tasché (comme j'ay tres-bien reüssi) de luy persuader que j'estois tres-affectionné à la France, sçachant bien que si ie passois pour tel dans l'esprit de ce grand Genie, la France ne manqueroit point d'auoir la mesme estime de moy. Et puis de son vivant, ie ne pouuois pas esperer de tenir le timon de l'Estat.

Le Casuiste. Mais quelle assurance auiez-vous de luy succeder dans le Souuerain Ministeriat, veu que vous estiez contraint de mal-traitter, & vous rendre odieux à la Reyne Regente?

Le Card. Nous songions bien à la Reyne alors; Je taschois seulement de me mettre däs l'esprit du Roy, qui deuoit apparäment suruiure au feu Cardinal.

Le Casuiste. Mais le Roy estant mort, comment estes-vous entré dans l'esprit de la Reyne, qui sans doute auoit alors de l'aersion pour vous, comme l'un de ses persecuteurs?

Le Card. J'auois des amis en Cour, qui représenterent à cette bonne Princesse, qu'ayant tous les secrets de l'Estat en main, & le fil des affaires, il ne falloit pas m'escarter d'abord, mais se seruir de moy quelque temps en me donnant des compagnons pour me tirer petit à petit les affaires des mains.

Le Casuiste. C'estoit-là tout ce que vous pouuiez souhaiter pour lors.

Le Card. Je vous laisse à penser, si ie m'oubliai à caresser tout le monde, & à tesmoigner hautement, que de l'administration ie n'en demandois que le traual, & en laissois volontiers aux Princes toute la gloire & l'emolument.

Le Casuiste. Vostre Nation, Monseigneur, entend parfaitement cela, & vous maniez vos esprits comme il vous plaist, vous démontez à vis vos ames, comme vos postures, & sans cette adresse-là, pour dire vray, l'homme est pire que d'aucunes bestes.

Le Card. Je n'eus pas si tost eul' oreille de la Reyne, que la voyant vn peu esbloüie de l'éclat de sa nouuelle grandeur, ie luy en fis faire de telles reflexions, que ie l'aueuglay tout à fait; Je luy inspiray des maximes si conformes à la joye demesurée qu'elle sentoit, qu'enfin j'apperçeus qu'elle prenoit plaisir à m'escouter, & me demandoit souuent ce qu'il falloit faire pour estre heureuse & puissante Reyne.

Le Casuiste. Ne vous proposa-t'elle jamais de faire la paix?

Le Card. Oüy, & j'en fus rauy, & l'entretins dans certe volonté-là fort long-temps, luy disant mesme qu'elle la deuoit faire esperer à tout le monde, & que c'estoit le moyen de gagner les cœurs & se rendre tres-puissante.

Le Casuiste. Comment puissante, Monseigneur, vostre Eminence est-elle d'opinion que la paix rende les Monarques puissants?

Le Card. Que vous m'entendez mal! Je voulois que la Reyne persuadast à vn chacun, qu'elle n'ambitionnoit rien tant que de faire la paix; afin que le Parlement qui esperoit desia cela de sa pieté & de sa naissance, dont l'une faisoit croire qu'elle auroit pitié de la misere du pauvre peuple, & l'autre qu'elle auroit horreur que le sang d'Espagne, dont elle estoit sortie, & celuy de France à qui elle deuoit la qualité de Mere de Roy, se resspandissent de son adueu dans vne sanglante & barbare guerre. Je vous rapporte les sentimens du Parlement, comme la Reyne m'a dit les auoir receus de leur bouche.

Le Casuiste. Et en suite, Monseigneur, qu'arriua-t'il?

Le Card. Il arriua que le Parlement, croyant fermement que la Reyne feroit la paix, par ces motifs que ie viens d'alleguer, la declara Regente, comme vous sçaez & comme ie n'auois pas dit mon dessein à la Reyne, elle fit son personnage le mieux du monde, & au sortir du Palais vous eussiez dit qu'elle auoit le rameau d'oliue en main.

Le Casuiste. Il est vray, Monseigneur, que c'estoit la pensée de tous les honnestes gens.

Le Card. Ce n'estoit pas celle de tous les gens d'esprit.

8
Le Casuiste. Mais, Monseigneur, pourquoy auez-vous vne telle auersion pour la paix?

Le Card. Pour rendre la Reyne puissante, comme ie luy auois promis, & pour suiure mes interets.

Le Casuiste. Pouuiez-vous rendre vn seruice plus important à toute la Chrestienté, & signaler vostre memoire d'une action plus illustre?

Le Card. Que vous entendez mal mes interets!

Le Casuiste. Mais quels estoient donc vos interets Monseigneur?

Le Card. Ceux de la France.

Le Casuiste. Voila le moyen de clorre la bouche à Messieurs du Parlement, si nous leur pouuons prouuer cela.

Le Card. Ie vous le vais prouuer par deux raisons, par mes interets propres, & par ceux de la France.

Le Casuiste. Vous me raiussez desia de cette pensée.

Le Card. L'interest de la France est d'estre pauvre, & que ie sois riche, cela vous surprend?

Le Casuiste. Il est vray, Monseigneur.

Le Card. Vn peu de patience; vous estes Chrestien, n'estes-vous pas? Vous croyez aux saintes Euangiles, & à tout ce que l'Eglise ordonne.

Le Casuiste. Ouy, Monseigneur.

Le Card. IESVS-CHRIST ne nous commande-t'il pas de prier & de jeusner pour rendre la chair obeissante à l'esprit? Et ne voyez-vous pas dans les maisons Religieuses, que leurs Regles les obligent à jeusner pour le mesme sujet?

Le Casuiste. Il est vray, Monseigneur?

Le Card. N'est-il pas vray aussi que les Officiers du Conuent ne jeusnent pas tant que les autres, afin de ne pas succomber au trauail, & que parmy les Capucins, qui sont vœu de pauureté, le Pere Procureur ne laisse pas de faire vne bourse, pour les reparations de la maison, & autres despenes necessaires?

Le Casuiste. Tout cela est ainsi Monseigneur.

Le Card. Il en est de mesme d'un Estat, & particulierement de la France, où les esprits sont vifs & entreprenants. Et comme il n'y a rien qui inquiete tant que la necessité, elle les occupe de telle façon, qu'ils n'ont pas le loisir de songer à rien machiner contre l'Estat, & pour moy il falloit que ie fisse vn fonds pour subuenir aux affaires inopinées.

Le Casuiste. Vous voyez à present, Monseigneur, qu'il en est arriué autrement, & que le desespoir fait ce que vous craigniez de l'abondance.

Le Card. C'est que la France n'estoit pas encore assez pauvre; si l'on eust suiuy mes conseils, ce Royaume ne fust pas tombé dans ce mal-heur, il le falloit saigner vn peu dauantage?

Le Casuiste. Mais Monseigneur tout le monde n'en pouuoit plus.

Le Card. Vous voyez pourtant que Paris leue des armées.

Le Casuiste. Mais la campagne, Monseigneur, en quel estat est-elle?

Le Card. C'est Paris que ie dis qu'il falloit saigner.

Le Cas. N'y auez-vous pas fait, Monseigneur tout ce qui estoit possible.

Le Card.

Le Card. Non, pas le quart. Nous auons de certains mauuais Politiques, qui diſoient, qu'il falloit du moins eſpargner le cœur du Royaume, pour en tirer du ſeruice en cas de neceſſité, & qu'eſtant bien avec Paris, on pouuoit gourmander tout le reſte du Royaume. Il euſt bien mieux valu que les eſprits viraux de ce cœur euſſent eſté dans les coffres du Roy, & que vous n'euffiez pas allaiſſé cette Viperé, qui empoifonne aujourd'huy tous les autres Parlemens, & nous menace d'une entiere ruïne.

Le Caſuiſte. Il en faut mieux eſperer, Monſieur. Mais pour reprendre le ſecond point de voſtre propoſition qui eſtoit, que c'eſt l'intereſt de la France que vous vous enrichiſſiez, comment entendez-vous cela, Monſieur?

Le Card. Tout ainſi que le Soleil & les rayons dont il eſt enuironné, attirent avec vne auidité nompareille toute l'humidité de la terre, pour la reſpandre par apres avec vn auantage merueilleux. De meſme, comme l'œil de l'Eſtat & le Soleil de la France enuironné de mes Partifans, comme d'autant de rayons, qui alloient chercher l'or iuſques aux entrailles, & qui en faiſoient produire meſme par leur vertu, où il n'y en auoit point; Nous attirions, diſ-je, tout l'or & l'argent de la France; que nous luy redonnions par apres, par nos deſpenſes magnifiques, & nos ſuperbes baſtimens, qui donnoient la vie à tant de pauvre peuple.

Le Caſuiſte. Mais, Monſieur, ces Meſſieurs diront, que vous eſtes riche en effet, auſſi bien qu'en comparaifons, & que vous n'avez redonné à la France toutes les finances que vous luy avez rauies.

Le Card. Le temps n'en eſtoit pas encore arriué, il falloit que ie me miſſe en eſtat, & pouuoir de luy faire du bien auparauant: & pour cét effet j'en uoyois mes richesses en Italie, pour y acquerir de la reputation, car vous ſçauiez comment l'on ſe gouuerne en ce païs-là.

Le Caſuiſte. Qu'eſt-ce que cette reputation euſt apporté à la France?

Le Card. J'aurois donné le boucôn à ce Pape cy, ſ'il euſt veſcu trop long-temps (puis qu'il vous faut tout dire) & me ſerois fait eſlire Pape, & pour ces choſes il faut de l'argent; & non pas peu, lugez apres cela, ſi ie n'euffe pas pû rendre la France heureuſe.

Le Caſuiſte. Oüy, en biens ſpirituels, Monſieur.

Le Card. Les eſtimez-vous moins que les corporels? J'aurois eſpuiſé le Treſor des Indulgences, & de mes benedictions pour enrichir la France, & luy aurois payé avec uſure l'indigne metal que i'ay receu d'elle.

Le Caſuiſte. Mais, Monſieur, quoy que ces choſes-là ſoient infiniment bonnes; ſi eſt-ce que la neceſſité ne les prend pas pour argent comptant, la vie de l'ame n'eſt pas celle du corps.

Le Card. Outre cela; ie l'aurois merueilleuſement ſeruié dans les affaires temporelles, aux choſes où il y auroit eu de la contention entre la France & l'Eſpagne, & dont i'aurois eſté l'arbitre.

Le Caſuiſte. Vous ſçauiez, Monſieur, que le Pape doit eſtre le Pere commun des Chreſtiens, & que c'eſt expoſer ſa dignité, que de ſe monſtrer partial.

Le Card. J'aurois auſſi eu eſgard à cela, & n'aurois voulu rien faire qui m'euffe eſté prejudiciable.

Le Casuiste. Monseigneur, c'est vn pain bien long que ces seruices-là, les pauvres François seroient morts par vn si long ieusne.

Le Card. Les grandes machines ne se meüuent pas si viste. Si le chapeau de Cardinal m'a esté facile à acquerir; grand-mercy aux François; mais les Italiens se ménent vn peu d'vne autre façon, il n'y a que l'argent qui les fasse parler.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, ie n'entends point cela, que vous dites que vous vouliez détourner la paix pour vous enrichir; N'est-ce pas dans la paix que l'abondance regne? & la guerre n'est-elle pas vn gouffre, qui engloutiroit les richesses d'vn Cresus?

Le Card. Oüy, si l'on payoit les soldats; & qu'on n'eust point d'autre but que de conquerir: Mais cela est bon à des idiots; la France est si belliqueuse, que si l'on luy laschoit la bride, & qu'on payast bien les soldats, l'Espagne ne luy seroit qu'vn desjeuner. Mais ce n'est pas là le jeu des bons Politiques, ny mesme l'intérest de la France.

Le Casuiste. Vous me ravissez l'esprit, Monseigneur. Vos maximes sont admirables, & me surprennent d'autant plus, qu'elles semblent choquer le sens commun.

Le Card. Vous m'avez interrompu, il me semble que j'allois dire quelque chose de bon, surquoy en estois-je?

Le Casuiste. Monseigneur, vostre pensée estoit si subtile, qu'elle m'a aussi eschapé de l'esprit.

Le Card. Je m'en souuiens à présent. Je disois que ce n'estoit pas mon intérest, ny celui de la France de conquerir si promptement.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, si l'on ne fait la guerre que pour conquerir, & que la guerre soit vn fleau de Dieu si déplorable, n'est-il pas bon de la terminer bien-tost par de glorieuses conquestes?

Le Card. Que vous entendez mal la Politique. Ce n'est pas mon but de pousser les conquestes de la France plus auant; & quand ie le voudrois ie ne le pourrois pas. La raison de cela est; que la France & la Maison d'Autriche sont les deux Poles, sur lesquels repose toute la tranquillité de l'Europe, pourueu que leurs puissances soient égales. Et c'est dans ce contrepoids que les autres petits Estats trouuent leur seureté, de là vient qu'ils se rangent tousiours du costé du plus foible. Car si la France auoit subiugué l'Espagne, ou l'Espagne la France, les autres petites Souuerainetez viendroient d'elles-mesme se rendre au vainqueur. Témoins les Hollandois qui nous ont abandonné, tesmoins les Suisses qui n'ont iamais voulu permettre de nous rendre maistres de la Franche-Comté; & tesmoin enfin l'eschoiement de l'ambition d'Espagne, qui a pretendu vainement à la Monarchie vniuerselle.

Le Casuiste. Il me semble, Monseigneur, que ces raisons vous deuoient auoir obligé à faire la paix, puisque la guerre n'est plus de saison lors qu'on ne peut plus conquerir.

Le Card. Les armes sont aussi faites pour se defendre.

Le Casuiste. Vous auiez mis, Monseigneur, par vos sages conseils, la France en vn estat de donner de la terreur à ses ennemis, plustost que de les craindre.

Le Card. Tant plus vn Estat a moins à craindre au dehors, tant plus a-t'il à craindre au dedans. Je ne veux point d'autre exemple que l'Angleterre, qui fait comme ces vins fumeux qui creuent le tonneau, & se perdent faute de leuer le bondon. Si le Roy de la Grand' Bretagne eust donné air à ce sang renfermé dans vne Isle inaccessible, il n'eust pas esprouué les mal-heurs, sous lesquels il est accablé auourd'huy.

Le Casuiste. Vous estes donc, Monseigneur, de l'opinion des Medecins de Paris, qui veulent tousiours saigner.

Le Card. Vous comprenez ma pensée. La comparaison n'en est pas mauuaise. Car pour moy ie crois que la repletion tuë plus d'hommes que l'espée. Je pourrois adiouster que l'oisuete est la mere de tous vices, qu'il faut employer la Noblesse Françoisé, qui dédaigne tout autre exercice que celle d'Angleterre; ce n'est pas comme ailleurs, où ils se plaisent à estre marchands ou laboureurs. Il y a aussi tant d'esprits faineants dans vn grand Royaume, qu'il faut employer pour le descharger d'autant. Et pour conclusion, il faut qu'un Prince soit tousiours armé, pour donner tousiours de la jalousie à ses voisins, de la crainte à ses peuples, & estre tout prest à appaiser les souleuemens, s'il en arriue en quelque partie de son Estat. Où estions-nous, si nous n'eussions point eu d'armée, quand ce grand Corps de Paris s'est éveillé en sursaut pour nous deuorer?

Le Casuiste. Monseigneur, si vous n'eussiez pas pincé cette grosse beste, elle dormiroit encore, & iamais les peuples ne se souleuent quand on les gouuerne paisiblement, que la iustice regne, & que la Religion fleurit. Ce n'est pas que ie ne voulusse qu'un Roy eust des fortes places bien munies, & vn thresor pour la necessité.

Le Card. L'exemple d'Angleterre confond tout ce raisonnement-là.

Le Casuiste. Pardonnez-moy s'il vous plaist, Monseigneur, la Religion estoit toute corrompue en Angleterre, le Roy n'auoit aucune forte place munie, & ses coffres estoient tousiours vuides.

Le Card. Monsieur, ie vous ay dit tout ce qui se peut dire sur ce sujet-là, & j'y adiousteray encore, que mon interest demandoit que la France fust en guerre, & mesme qu'elle continuast long-temps.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, ne trouuaistes-vous point d'abord des personnes aupres de la Reyne, qui choquassent vos sentimens, & s'opposassent à vos interests?

Le Card. Que trop; mais ie les escartay tous sous des pretextes specieux; j'emprisonnay les plus furieux, & bannis les autres.

Le Casuiste. Tellement que vous ne trouuaistes pas vn honneste homme dans le Conseil, qui prestast pour la paix.

Le Casuiste. Je ne trouuay pas vn sot, voulez-vous dire.

Le Casuiste. Et de l'esprit des Princes comment en peustes-vous disposer?

Le Card. Par le moyen de leurs Ministres que j'ay gagnés, en leur faisant trouuer leurs interests dans mes maximes. Outre que Monsieur le Prince estoit dans le botiillant de sa jeunesse, qui ne demandoit pas mieux que d'en descoudre.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, vostre Eminence n'a-t'elle iamais considéré, que Dieu auoit mis entre ses mains tout le bon-heur de l'Europe? N'a-t'elle iamais eu horreur de tant de sang respandu, de tant d'Eglises prophannées, elle qui est vn Prince de l'Eglise; & d'une misere vniuerselle, capable d'attendrir les maîtres & les rochers? Vostre Eminence n'a-t'elle iamais eu vn mouuement de pitié pour ce pauvre peuple François, qui souffroit le joug avec tant d'obeissance, & qui vous adoroit commele Demon tutelair de la Nation.

Le Card. Vous me comptez-là de belles fadaïses, ces sentimens-là sont bons à des ames molles, & à des bigots.

Le Casuiste. Mais ne croyez vous pas en vn Dieu, Monseigneur?

Le Cardinal. Ouy dea, mais ie croy que s'il prend part aux choses d'icy bas, il illumine ceux qui y president.

Le Casuiste. Vous voudriez donc rendre Dieu autheur du mal.

Le Card. Brisez là-dessus, Monsieur, ie vois bien que vous n'estes que Theologien.

Le Casuiste. Bien, ie veux entrer en vos sentimens à cette heure. Si tout vostre but estoit de vous enrichir, l'Espagne vous eust donné deuant sa paix avec les Estats de Hollande, tout ce que vous eussiez souhaitté pour la faire avecques la France; Et le Roy d'Angleterre, que ne vous auroit-il pas donné, dans l'esperance qu'il auoit que la paix generale estant concludé, les Princes de deçà fussent venus le secourir?

Le Card. J'ay bien eu cette pensée-là, mais j'attendois que la Reyne d'Angleterre m'eust demandé vne de mes niepces en mariage pour le Prince de Galles. Ie les enuoyay vne fois routes trois expres à Saint Germain, pour faire connoissance avec la Reyne d'Angleterre.

Le Casuiste. Ce mariage-là n'eust pas esté au dessous de vostre Eminence: Mais il me semble que sans cela vous ne deuiez pas laisser eschapper cette belle occasion de retablir la Religion Catholique en Angleterre, en y enuoyant des troupes Catholiques, vous qui pretendez à tenir vn iour le Siege de Saint Pierre; car vous sçauiez que le denier de ce grand Apostre estoit vn des beaux reuenus du Pape.

Le Card. Vous reuenez tousiours à vostre bigoterie.

Le Casuiste. Vous m'excuserez, Monseigneur, ie parle du denier de Saint Pierre que payoient les Anglois.

Le Card. Le denier de Saint Denis est plus present que celui-là. Et puis ie m'iray tourmenter pour des personnes qui ne m'en sçauront peut-estre point de gré: car combien est-on Pape?

Le Casuiste. Qu'appellez-vous le denier de Saint Denis, Monseigneur?

Le Card. Vous parlez comme si vous ne sçauiez pas que saint Denis est le Patron de la France, & que par son denier, j'entends les finances de France, qui pourront en vne autre saison, c'est à dire quand ie seray Pape, retablir le denier de Saint Pierre.

Le Casuiste. Pour retourner à l'Angleterre, il me semble, Monseigneur, qu'en bon Politique vous ne deuiez pas laisser tomber absolument le Roy d'Angleterre.

d'Angleterre. Car si j'entends l'intérêt de la France ou de l'Espagne, c'est que les Isles Britanniques soient toujours occupées entr'elles, afin qu'elles ne puissent prendre party, & arrester les progrès de l'une ou de l'autre, pour faire la balance égale entre ces deux Couronnes, cōme nous disions tantost.

Le Card. Vous me parlez-là d'une affaire dont ie vous puis dire des nouvelles, comme en ayant esté le principal Acteur.

Le Casuiste. Hé, Monseigneur, de grace faites m'en l'histoire.

Le Card. Je vous la diray en deux mots. Tout le sujet & principal but que feu Monseigneur le Cardinal d'heureuse memoire, & moy eussions dans cette affaire-là estoit, que nous voulions mettre le feu par tout, & nous venger de l'affront que le Roy d'Angleterre nous auoit fait en receuant la feuë Reyne Mere, Monsieur de Vendosme, Monsieur de la Vieuville, Monsieur d'Espèron, Monsieur le President Cogneux, Madame de Chevreuse & plusieurs autres, nos ennemis iurez, & que nous voulions poursuivre iusques aux Antipodes, comme nous auons fait à Bruxelles, dont nous les auons chassés, en Angleterre, en Hollande, & enfin à Cologne, dont nous fîmes rauager le pais circonuoisin, si-tost que la Reyne Mere y fut, pour attirer sur elle la haine de tous les peuples, qui ne se voyoient malheureux que pour l'auoir receuë; Mais la passion m'emporte; nous fûmes trop indulgents, & ne deuions rien espargner pour faire donner la mort à tous ces ennemis-là, ils ne seroient pas auourd'huy dans le pouuoir de me nuire. Vn Duc de Vendosme par vn fils qui me trouue indigne de sa main, & iure qu'il me veut voir perir par la main d'un bourreau; Vn President Cogneux, qui donne de sanglants Arrests avec ses Confreres contre moy, & iure qu'il fera en sorte, que les Cardinaux n'exileront plus les Presidents au mortier.

Le Casuiste. Monseigneur, vous vous emportez. J'ay peur que cela ne vous fasse mal. Il ne faut rien dans les apprehensions où vous estes, pour vous troubler. La crainte, la vengeance, le despit, la colere, & le conflict de toutes ces passions font vn grand rauage dans vne ame, il faut que vous payez bien forte pour subsister en vie avec tout cela.

Le Card. Je me suis vn peu emporté, mais que voulez-vous? C'est que ie sens à present la pesanteur des fautes que j'ay commises, dont celle-là n'est pas la plus legere: mais où en estions-nous de nostre Histoire?

Le Casuiste. Vous parliez du sujet qui vous auoit porté à allumer la guerre en Angleterre, mais ie ne veux pas vous le repeter, cela vous pourroit encore esmouuoir. Faites-moy la grace seulement de me dire, comment vous eschauffastes ces esprits morfondus du Septentrion.

Le Card. Avec le feu de Promethée; par le moyen de la Religion. Comme j'auois grand credit en la Cour de Rome, Monsieur le Cardinal me laissa manier cette affaire-là. Je fis entendre au Pape qu'il y auoit grand iour de reestabli la Religion Catholique en Angleterre, & que j'auois disposé la France à y traualier. Sa Sainteté m'en sceut tres-bon gré. Je luy fis dire qu'il y falloit enuoyer vn Nonce, & bien payer les pensionnaires qu'il y auoit, & faire mesme en sorte par les Ambassadeurs du Roy Catholique, que les

pensionnaires d'Espagne fussent fort bien payez, & particulièrement les Catholiques. Cela fut fait comme ie l'auois dit : Je mets quantité d'ouuriers à la vigne de I E S V S- C H R I S T, dont ie coupois sourdement les racines. L'on gagne vne infinité d'Anglois, l'on y enuoye des legions de Prestres, le Pere Suffren qui estoit avec la feuë Reyne Mere, monte en chaire. Les Capucins de la Reyne d'Angleterre font merueille, le Nonce du Pape promet des recompenses eternelles, bref l'ouurage s'auance beaucoup. Le Roy & la Reyne ne se deffioient pas de cela, la Reyne estant Catholique, & le Roy qui ignoroit ce dessein-là, & qui se fust moqué de sa vanité s'il l'eust sçeu, comme en effect cela estoit bien loin de l'apensée.

Le Casuiste. Combien dura bien cela, Monseigneur ?

Le Card. Assez long-temps, parce que ie voulois que cela fist esclat sur tout, mesme ie faisois donner de l'argent à ceux qui se conuertissoient, pourueu qu'ils le declarassent hautement, & vinsent entendre le seruice Diuin aux Eglises publiques, comme à la Chapelle de la Reyne d'Angleterre, à celle de la Reyne Mere, du Nonce & des Ambassadeurs mesmes; ie faisois donner des Indulgences à ceux qui les visitoient toutes le plus souuent.

Le Casuiste. Ne faisez-vous point conscience de prophaner ainsi les Institutions sacrées de nostre Religion ?

Le Card. Vn bon Politique se sert de tout au besoin. Si les Souuerains ne se soustiennent, qui defendra les Religions ? Mais vous m'interrompez tousiours par vos superstitions.

Le Casuiste. Qu'arriua-il, Monseigneur, lors que la Religion esclatoit si fort dans la ville de Londres ?

Le Card. Il arriua que les plus zelez dans la Religion Anglicane en prirent l'alarme, & que sous-main par mes pensionnaires Caluinistes ie faisois mettre le feu aux estoupes, en representant aux Anglois qu'ils alloient retomber sous la tyrannie des Moines, de leurs ieunes & de leurs Confessions auriculaires, & que le Pape se feroit payer l'interest des arerages du denier de S. Pierre. Il n'en fallut pas dauantage pour mettre aux champs ces peuples-là, qui sont plus affolez de leurs Religions, qu'un fol ne l'est de sa marote, quoy qu'elles ne valent pas grand chose. Voila tout le secret de cette affaire. Il y auroit encore beaucoup d'autres particularitez à vous dire, touchant les ressorts que ie fis joier, pour les faire venir aux mains : car ils se battirent auant que d'en venir-là, si long-temps par escrit, que ie commençois à desesperer du succez de mon dessein.

Le Casuiste. Tellement, Monseigneur, que c'est vous qui auez esté cause de la ruine de tous les Catholiques, qui estoient les innocents objets de la fureur de ces barbares-là. Si vous eussiez appuyé ce bon dessein par la force, ie croy qu'il auroit reüssi, & qu'on vous auroit vn iour canonisé.

Le Cardinal. Quand ie seray bien riche ie me mettray en vn estat où ie pourray canoniser les autres.

Le Casuiste. Mais pour reuenir à nostre discours, puisque nostre interest estoit que la guerre continuast en Angleterre, pourquoy n'auiez-vous

pas empêché le Roy de tomber tout à fait ?

Le Card. Ne vous ay-je pas desia dit, que nous n'auions excité leurs troubles que par vengeance, & puis que me fust-il reuenu de tout cela ? Les Parlementaires de Londres m'ont plus donné d'argent, que leur Maistre n'en maniera de long temps.

Le Casuiste. Mais ne trouuiez-vous pas, Monseigneur, que la cheute du Roy d'Angleterre fust de mauuais exemple aux autres peuples ?

Le Card. Tout au contraire, j'estois bien-aise, que les Monarques de l'Europe connussent, que les clous de diamant qui soustiennent leurs Throñes, ne sont pas à l'espreuue des coups de la fortune, que ie m'en jouë comme du verre, que mes alliances valent bien des Couronnes, que les Sceptres tombent si ie ne les soustiens. Et enfin qu'ayant osté la Couronne au Roy d'Angleterre, & laissé au Roy d'Espagne, celle que ie luy pouuois oster, ie fisse connoistre à la France la necessité de mes conseils, pour defendre la sienne de semblables iniures.

Le Casuiste. Mais il me semble, Monseigneur, que vous auez estendu cét absolu pouuoir, que vous auez sur les Sceptres, dessus la France, où vous vous joüiez à present de la Couronne de nos Roys, comme vous auez fait de celle d'Angleterre, non pas par vne jalousie de Religion, qui n'est qu'un mal de teste, mais par un mal qui donne la mort & qui tient au cœur, ie veux dire par la plus cruelle oppression qui fut iamais. Si les effects ont de la proportion avec leurs causes, nostre mal doit estre bien plus furieux que celuy d'Angleterre, & si les François n'estoient pas affectionnez comme ils sont à l'innocence de leur Roy, vous exposeriez beaucoup plus sa Couronne, que celle d'Angleterre ne l'a esté, qui a pû le reestablr en consentant à l'establissement de Calvin sur les ruïnes de Luther. Le mal de la France tient aux entrailles, & si vous n'y remediez en sa naissance, il deuiendra incurable.

Le Card. C'est dans la tempeste que mon esprit se joüe, c'est là où il trouue son repos, & qu'il trouue vne estenduë proportionnée à son actiuité. La mer vient humblement baiser le sable du riuage, mais elle paroist forte contre un vaisseau agité de vents contraires, comme est à present la France.

Le Casuiste. Monseigneur, il me semble que nous entrons trop tost dans la iustification de cette belle action, qui est le couronnement de toutes les autres. Nous en estions ce me semble à la ruïne des affaires du Roy de la grande Bretagne.

Le Card. La seconde consideration qui m'a obligé à laisser tomber ce Prince là, a esté le dessein que j'auois de venger les interests de l'Eglise par la ruïne de sa personne, & celle de son party qui suiuiot cette Religion, qui a braué si desauantageusement l'Italie, & a diminué les reuenus, dont j'espere jouir un iour quand ie gouuerneray les ames de tout le monde, comme ie fais les corps & les fortunes maintenant.

Le Card. Messieurs du Parlement qui sont si religieux, & à qui l'Eglise s'est associée, gousteron bien cette raison ; & cette sainte action eust esté capable de vous sauuer, si vous n'eussiez pas eu moyen de vous venger plus saintement de l'Angleterre, en y reestablisant la veritable Religion. Mais

laissions-là l'Angleterre. Je croy que ces Messieurs nes'y amuseront pas beau-
coup. Ils s'attacheront d'auantage aux affaires de la France qui les regarde de
plus près. Le bruit court que vous auez souuent arresté nos conquestes.

Le Card. Je vous ay dit tantost, que l'interest de la France estoit d'estre
toufiours en guerre, & que pour la faire durer il ne falloit pas toufiours
conquerir. Outre qu'il couste trop à tant de garnisons.

Le Casuiste. Vos ennemis, Monseigneur, disent qu'en la conqueste des
places vous tiriez de l'argent de la France, & dans leur perte vous en rece-
viez de l'Espagnol.

Le Card. Pourueu que ie fisse le bien de la France comme ie viens de vous
faire voir claiement, peut-on trouuer mauuais que ie fisse vn peu mes affaires?

Le Casuiste. Ils disent que Courtray vous a beaucoup valu.

Le Card. La place estoit bonne aussi.

Le Casuiste. Ils disent encore que l'ame du Marechal Gassion vous a tou-
jours persecuté depuis ce temps-là avec vn million de diables; car vous sça-
uez que de sa Religion il n'en va point en Paradis, & qu'il proteste qu'il se
vengera de vous dans l'autre monde.

Le Card. Voila encore vn plat de vostre mestier, vous tombez toufiours
sur vostre chimere de Religion.

Le Casuiste. Vous auez encore fait d'autres belles actions, pour donner
ce repos d'égalité, ou cette égalité de repos à toute l'Europe. Lerida a bien
signalé vostre prudence & vostre charitable zele à toute l'Europe.

Le Card. Je sçay bien que tout le monde me condamne de n'auoir pas pris
Lerida, mais chacun n'en entend pas le secret. Eussiez-vous voulu que
j'eusse donné la clef de ma Patrie à ses ennemis capitaux? & que touté la terre
m'eust reproché, que par la trahison d'un Espagnol, l'Espagne estoit tom-
bée sous l'esclauage de la France? Vous sçauiez qu'on est obligé, & par na-
ture, & par honneur, d'auoir quelque tendresse pour l'honneur, & pour
le bien de sa Patrie; Je n'ayme point ces esprits casaniers qui ne font nez que
pour eux; il faut viure parrie pour soy, & partie pour sa Patrie. Et puis la
perte de Lerida eust rompu entierement cette égalité entré la France & l'E-
spagne, sur laquelle est fondée tout le bon-heur & le repos de l'Europe.

Le Casuiste. Monseigneur, que cette excellente Maxime d'égalité, qui est
comme le puiot sur lequel roule toute vostre Politique, rend vostre Emi-
nence admirable! Car pour ne point parler de cet estre Souuerain, dont l'é-
galité de trois Personnes n'est pas moins adorable que leur vnité en vn seul
Dieu, vous sçanez, Monseigneur, (vous qui estes de robe à cōnoistre les plus
mysterieux secrets de la Theologie) que la visio de Dieu rend la felicité des
Bien-heureux si égale, qu'ils sont incapable de jalousie & de contestation,
qui est en partie la cause du repos des Bien-heureux. Si nous descédons plus
bas, Monseigneur, vous voyez avec quelle égalité roulent les globes Cele-
stes, avec quelle égalité s'entretiennent le feu & l'eau elementaire, & com-
me cette égalité empesche leur conflict, la confusion des Estoiles n'empesche
pas qu'elles ne conseruent vne certaine égalité dans leur cours. Le Soleil
marque à point nommé toutes les minutes du iour dans vne égalité parfaite:

Et la Lune, quoy qu'elle ne chemine que dans les tenebres, ne laisse pas d'estre égale dans la courſe vagabonde qu'elle fait, lors que toute la nature est en repos; les ſaiſons compoſent ſi également l'année, qu'elle ne fait iamais que douze mois. Enfin; Monſieur, cette égalité admirable ſe rencontre dans le flux & reflux de la mer, qui eſt le theatre de l'inconſtance, & de l'inégalité.

Le Card. Toutes ces comparaiſons ne ſont pas mauuaiſes. Mais particulièrement la dernière, parce que dans l'inconſtance & les orages de la guerre, ie ne laiſſe pas de conſeruer cette égalité entre les deux Couronnes, qui cauſe tout le repos de l'Europe, de meſme que toutes ces égalitez que vous auez tres-doctement deſcrites, compoſent cette harmonie, & cét accord qui ſe void dans l'Vniuers.

Le Caſuiſte. Tellement, Monſieur, que pour conſeruer cette égalité nous auons perdu Lerida.

Le Card. C'eſt bien là la raiſon generale, mais il y en a encore de particulieres. Premièrement pour faire valoir la neceſſité de noſtre protection aux Catalans, il les falloir touſiours laiſſer à la gueule du Roy d'Eſpagne.

Le Caſuiſte. Mais, Monſieur, ſi vous euſſiez conſerné Lerida, les Catalans ſeroient contraints de parler François, & n'auroient pas la liberté de ſe ranger du coſté de nos ennemis, ſi cette porte leur euſt eſté fermée.

Le Card. En cela vous dites vray. Mais ie voulois conſeruer la gloire de la priſe de cette Ville, pour mon frere à qui ie deſtinois la Vice-Royauté.

Le Caſuiſte. Sa gloire euſt eſté grande, apres que deux Princes n'y ont pû reüſſir.

Le Card. C'eſt pour ce ſujet en partie, que j'ay fait eſchoüer leurs entrepriſes.

Le Caſuiſte. Pourquoi dites-vous en partie, Monſieur?

Le Card. C'eſt que mon intereſt propre m'a encore obligé à cela.

Le Caſuiſte. Ce n'eſt pas l'intereſt d'égalité, Monſieur.

Le Cardinal. Non, c'eſt pluſtoſt l'inégalité. Il eſtoit bien iuſte; puis que j'oſtois les Couronnes aux Princes, & les conſeruois à d'autres, que ie deuinſſe leur égal, & que pendant que j'auois le temps de diſpoſer des finances & des armes de la France, ie les employaſſe à conquerir quelque Souueraineté, où j'eufſe pû reconnoiſtre la France par les alliances que j'eufſe fait avec elle. Ce deſſein formé ie jettay l'œil ſur l'Italie, à cauſe des habitudes que j'y ay, & que par argent, dont ie ne manquois point Dieu mercy, l'on peut tout en ce païs-là.

Le Caſu. Mais voſtre Eminence reüſſit mal la premiere année à Orbitello.

Le Card. C'eſt ce qui m'y fit opiniaſtrer l'année ſuiuante, & ie ne fus pas marry que Lerida fuſt aſſiégré, parce que la piece eſtant plus importante de beaucoup qu'Orbitello, ie ne doutois point que l'Eſpagnol ne m'abandonnaſt Orbitello, pour ſauuer Lerida. Veu auſſi qu'il me voyoit opiniaſtre à Orbitello, & que j'empeſchois qu'il n'allat aucun ſecours au Comte de Harcourt, pour luy faire ſentir mon deſſein, & luy faciliter la deliurancé de cette place.

Le Caſuiſte. Mais pourquoi jouiaſtes vous le meſme tour à Monſieur le Prince?

Le Card. Je deuois cette réparation d'honneur à Monsieur le Comte de Harcourt, dont la gloire ne se pouuoit sauuer que par l'impossibilité de la prise de cette place, que le mauuais succez de Monsieur le Prince deuoit persuader à tout le monde. Et de plus, c'estoit des ombres qui deuoient seruir de relief à la gloire que ie preparois à mon frere. Et puis cette place estoit si importante, qu'elle eust exposé toute la France, & rompu cette egalité si necessaire au bien de toute l'Europe.

Le Casuiste. Ces Messieurs me diront aussi, Monseigneur, que vous nous raillez de la besogne en Italie exprés pour y enuoyer vostre argent, sous pretexte d'en enuoyer pour l'entretien des armées du Roy.

Le Card. N'est-il pas iuste que chacun enuoye son petit fait chez soy. Où en serois-je maintenant si j'auois laissé mon argent en France ?

Le Casuiste. Puisque nous sommes sur l'Italie, Monseigneur, dites-moy qu'est-ce que ie respondray à ces Messieurs, s'ils me demandent pourquoy vous auez engagé la France, à supporter contre la Iustice, & l'interest du Saint Siege les voleurs de ses finances.

Le Card. Il faut dire des personnes qui auoient fait leurs petites affaires. Voulez-vous que ie vous en dise la raison ? C'est que ie me sentoies dans la mesme condition qu'eux. Et eussiez-vous voulu que j'eusse autorisé des Loix, dont la rigueur se pouuoit exercer sur moy-mesme.

Le Casuiste. Et touchant les affaires de Naples qu'on vous accuse auoir negligées, Monseigneur, que diray-je à vostre iustification ?

Le Card. Vous leur direz qu'il falloit que ie les laissasse perir pour le bien de la France.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, n'est-il pas bien important à la France de détacher ce joyau de la Couronne d'Espagne ?

Le Card. Non, premierement pour conseruer cette diuine egalité, mais encore pour détourner le mal, qui nous arrive maintenant. Car les Parisiens commençant à remuer, si j'eusse souffert que les Napolitains eussent esté victorieux, quel encouragement cela n'eust-il pas apporté à la ville de Paris ? Et au contraire, voyant le mauuais succez de leur soulleuement, les Parisiens auoient sujet de craindre le mesme sort & de ne rien remuer, de peur que la chose ne tournast à leur confusion.

Le Casuiste. Vous voyez que cela n'a de rien seruy, Monseigneur.

Le Card. Cela n'empesche pas que ie n'aye fait ce que ie deuois faire.

Le Casuiste. Si ces Messieurs me demandent, Monseigneur, pourquoy, voyant le Turc arborer son Croissant dans l'Italie, & eriger les statues de Mahomet sur les ruines du Crucifix, vous n'avez pas fait la paix pour rendre de glorieux seruices à toute la Chrestienté, puisque nos Roys estans les Fils aînez de l'Eglise, doiuent secourir les premiers, & l'ont fait lors qu'ils estoient en aage d'estre maistres de leurs actions ?

Le Card. Pour cet effet il nous falloit la paix, & ie vous ay dit que ce n'estoit aucunement l'interest de la France de la faire. Mais vous seriez bien estonné si ie vous disois entre vous & moy, que c'est moy qui a porté le Turc à armer contre les Venitiens,

Le Casuiste. Hé pour quelle raison, Monseigneur?

Le Card. Pour subuenir aux maux qui affligent maintenant la France.

Le Casuiste. Et comment cela, Monseigneur?

Le Card. J'ay remarqué que tous les grands fleaux de la guerre sont venus du North, comme Attila, le Roy de Suede, Mansfeld & les autres, selon le vieux Prouerbe, *Omne malum ex Aquilone*. Ores preuoyant par le naturel ingrat des François, & par les inspirations que Dieu donne aux grands hommes pour le soin de leur conseruation, que la France me traiteroit vn iour comme elle me traite à present, apres tant de signalez seruices que ie luy ay rendus, j'ay voulu obliger les Polonois, en les déchargeant du Turc que i'ay inuité ailleurs, & par ce moyen j'ay mesme obligé le Turc, en luy facilitant les moyens de venir à bout de ses ennemis les Venitiens. Vous voyez comme les Polonois me seruent desia pour me venger des Parisiens, s'il en est besoin le Turc est prest pour me rendre le mesme seruice.

Le Casuiste. Monseigneur, voila comme il fait bon obliger tout le monde. Mais, Monseigneur, on vous dira que tout cela est bien preiudiciable à toute la Chrestienté, & particulièrement à la France.

Le Card. Que la France ne me laisse-t'elle viure en repos? l'ayme mieux que toute la terre perisse, que non pas que ie descende d'un seul degré du faiste de la grandeur, où mon merite & mes bons seruices m'ont esleué.

Le Casuiste. Mais la Charité Chrestienne, Monseigneur?

Le Card. Mais la Charité Politrique, Monsieur? l'ay encore vne autre raison qui m'oblige à me bien mettre avec le Turc. C'est que deuant vn iour tenir le Siege de Saint Pierre, ie seray voisin du Turc, & vous sçauéz qu'il fait bon estre en amitié avec ses voisins.

Le Casuiste. Quoy le Chef visible de l'Eglise, le Lieutenant de Dieu sur terre, faire alliance & amitié avec l'Ennemy du Christianisme?

Le Card. Ie seray ennemy du Turc entant que le Chef de l'Eglise, mais ie seray son amy entant que Prince temporel.

Le Casuiste. Quittons s'il vous plaist l'Italie, Monseigneur, & passons parla France, pour aller en Allemagne voir comme vous trauaillez à la paix, & en Flandres comment vous mesnagez les affaires de la guerre. Ils me demanderont sans doute, pourquoy ces ballets dans la plus grande necessité du siecle?

Le Card. C'est à cause de cette necessité que ie faisois toutes ces machines & ces ballets. N'avez-vous iamais veu sur la place Navone, & mesme sur le Pont-neuf comme les filous se separent, & qu'il y en a vne partie qui occupe les yeux & les oreilles du peuple par des spectacles bouffons, & des chansons lasciuies, tandis que les autres leur coupent la bourse, & font des querelles d'Allemand pour voler quelque manteau. Ie les imitois dans cette vrgente necessité des affaires, & attachant les esprits, les yeux & les oreilles du peuple à ces belles inuentions qui le tenoient d'autant plus attentif qu'elles luy estoient nouuelles & estrangeres, ie tirois de l'argent de la bourse pour subuenir aux affaires de l'Estat; & faisois accroire aux vns qu'ils auoient mangé le lard, afin d'en tirer de grandes sommes pour se reconcilier avec

roy ; & aux autres , pour auoir pretexte de confisquer leurs biens.

Le Casuiste. Mais Monseigneur , ces machines coustoient de l'argent.

Le Card. Il faut donner vn œuf pour auoir vn poulet , & puis cela estoit glorieux à la France , qu'au fort de la guerre , elle eust encore de l'argent mignon pour les diuertissemens , que les autres Princes auroient peine à payer durant la paix. l'estois aussi-bien aise d'obliger la Nation Italienne. Et pour vous confesser la verité , j'ayme ces diuertissemens-là , plus que toutes les choses du monde.

Le Casuiste. Le Marechal de Gassion , qui auoit pris les affaires si fort à cœur , pestoit bien contre cette despenſe inutile , tandis que les armées du Roy deperissoient faute d'argent.

Le Card. Il alloit trop viste en besongne , il falloit conseruer l'importante égalité ; iamais mort ne m'a tant rauie que celle de cet homme-là. Les Huguenots le regardoient desia comme vn Chef de Partry , qui eust esté capable de releuer cette engeance que nous detestons si fort en Espagne & en Italie. Si j'eusse regné encore vn peu plus long-temps , ou bien si ieremonte sur mabeste , j'en veux exterminer la race ; Car mon ambition estant d'estre vn iour Pape , mon interest veut que i'estouffe ces monstres qui pourroient bien m'oster mes droits , & en France & ailleurs , comme ils ont desia fait en beaucoup d'endroits.

Le Casuiste. Monseigneur , le sujet de Comedie musicale , ou musique Comique , ou recitatiue , comme vous la nommez en Italie , ne se raporte pas mal à vostre dessein & à l'estat des affaires.

Le Card. Comment cela ?

Le Casuiste. Il me semble que sous la mythologie agreable de la Fable d'Orphée ,

Le Card. Je vous entends ; Vous voulez dire que i'estois le veritable Orphée de la piece , & que i'amusois les bestes de France par les doux accens de ma lyre.

Le Casuiste. Oüy , Monseigneur , mais vous sçavez qu'Orphée fut deschi-ré par les Bacchantes ; Dieu veuille que vous ne ressembliez pas à Orphée en ce point-là. On dit que les vefues des Seigneurs que vous avez fait perir , vous veulent deschirer de leurs propres mains.

Le Cardinal. Nous les appaiserons en leur donnant d'autres maris , qui vaudront bien les premiers , par les charges & les emplois que nous leur donnerons pour appaiser les manes des defunts.

Le Casuiste. Et toutes ces harangeres de Paris & crieuses de vieux chapeaux , qui plus proprement se peuuent comparer à des furibondes , que ces vertueuses & desolées Dames ; Comment pourrez-vous éuiter la fureur de leurs orgies ?

Il se fait tard , ie vous prie Monsieur , remettons à demain la continuation de nostre Conference.

Fin de la premiere Journée

SVITE DE L'APOLOGIE
POVR MONSEIGNEVR
LE CARDINAL MAZARIN
SECONDE IOVRNEE.

Le Cardinal. VOUS sçavez qu'Orphée fut deschiré, parce qu'il ay-
moit les garçons; crime que ie deteste plus que la mort.
Mais comment soupçonner Orphée de ce peché abo-
minable, puis qu'il fut en Enfer pour requerir sa femme? Il falloit qu'il
eust bien de l'amour pour elle.

Le Casuiste. Il y en a qui vont bien à tous les diables, pour de l'or & de
l'argent, qui est moins estimable qu'une vertueuse femme; mais le mal est
qu'ils n'en reuiennent pas comme fit Orphée.

Le Card. Mais quittons la fable pour reprendre l'Histoire. A quel point en
estions nous pour ma iustification? ou pour mieux dire pour mes louanges?

Le Casuiste. Nous estions, ce me semble, sur cette grande calomnie qu'on
jette faussement sur vostre Eminence, que vous avez empesché la paix ge-
nerale.

Le Card. Je croy vous auoir amplement satisfait sur cette matiere-là.

Le Casuiste. Oüy, mais nous n'auons rien dit de la paix de Hollande avec
les Espagnols, qui est vne noire accusation contre vostre Eminence.

Le Card. Pourquoi? Suis-je maistre des actions d'autrui? l'ay fait tout ce
qu'e j'ay pû pour l'empeschier.

Le Casuiste. Et quoy encore, Monseigneur?

Le Card. J'ay fait parler nos Ambassadeurs des grosses dents.

Le Casuiste. Ces gros beueurs de biere ne s'estourdissent pas pour le
bruit, il falloit leur donner de bonnes pensions.

Le Card. Je leur baise les mains. Mille pistoles me valent plus que l'amitié
de ces gens-là. Ce n'est pas que ie n'aye bien fait éuader de l'argent sous ce
pretexte, car c'est de quoy ie ne rends compte à personne que l'argent des
pensions. Parce que ie m'excuse tousiours de nommer les personnes, sur ce
que ie dis qu'ils me l'ont fait jurer, qu'ils sont en credit auprès de leurs Prin-
ces, & que de les descouurir ce seroit les ruiner, & les affaires de la France
pareillement, à qui les pensionnaires rendent des seruicés d'autant plus im-
portants, qu'ils sont en autorité & en estime de probité auprès de leurs
Maistres.

Le Casuiste. Vn homme qui seroit deuin saueroit tout cét argent-là.

Le Card. L'on sauue bien l'argent, & si l'on n'est pas deuin.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, la paix de Hollande a bien augmenté les forces d'Espagne, & arresté le courant de nos victoires de Flandre. Outre que la paix auroit esté bien plus auantageuse pour nous, si nous l'eussions faite conjointement avec les Hollandois.

Le Card. La Flandre estoit perduë, si les Hollandois eussent continué à la battre avecque nous. Mais ils ont fait leurs affaires & moy les miennes. Pour ce qui est de la paix, ie vous ay desia monstté, que c'est l'escueil où doit eschoüer la grandeur de la France, & de ses colomnes qui soustiennent les Ministres comme moy.

Le Casuiste. L'on vous accuse, Monseigneur, d'auoir tiré de l'argent de l'Espagne & de la Hollande, pour consentir à cette paix-là.

Le Card. Les faut laisser dire, Dieu sçait la verité. Je serois furieusement riche à leur compte.

Le Casuiste. Ils disent bien dauantage, ils soustiennent que vous auez touché de l'argent de la Suisse, & de la Franche-Comté, pour ne point attaquer Dole, & les autres places de cette Prouince-là.

Le Card. Pourquoi les Suisses?

Le Casuiste. C'est qu'ils craignoient, disoient-ils, d'estre nos voisins, parce que vous voulez battre tout le monde si on ne vous donne de l'argent; & qu'ils voyent combien vostre amitié couste cher aux Fran-Comtois. Mais pourquoy espargner la Franche-Comté, qui est vne Prouince d'Espagne?

Le Card. Pour obliger les Suisses.

Le Casuiste. Mais pourquoy tant obliger les Suisses?

Le Card. Pour m'en seruir au besoin. Ne voyez vous pas que sans les Estrangers ie serois perdu? Les François sont si accoqueinez à ce chien de Paris, qu'ils ne voudroient pas y auoir fait le moindre tort.

Le Casuiste. Les blasmez-vous de cela, Monseigneur? Ils sont de mesme Patrie, de mesme Religion, & ont le mesme interest.

Le Card. Et moy j'ay ma Patrie, ma Religion & mon interest.

Le Casuiste. Mais l'on tient qu'ils vous veulent abandonner.

Le Card. Oüy, ce sont des gens à l'argent aussi bien que moy, point d'argent point de Suisse, & moy ie dis point de Suisse, plustost de l'argent.

Le Casuiste. Cela seroit bien preiudiciable à la France, car ie crois qu'il y a plus de vingt-mille Suisses sous les armes en France, tant en campagne que dans les garnisons; & ils ne manqueront pas d'aller prendre party en Espagne. C'est vne querelle d'Allemand, qu'ils nous ont là faite pour nous quitter, ou bien c'est pour seruir les Parisiens.

Le Card. Il n'y a non plus de raison à ces gens-là, qu'à des Suisses.

Le Casuiste. Vous condamnez en eux ce que vous estimez en vous mesme. Vous les appelez bestes, parce qu'ils aiment l'argent. Pourquoi voulez-vous que la mesme passion vous donne la qualité de Sage?

Le Card. Ces brutaux-là, ne meritent pas d'auoir de l'argent, ils ne sçauroient pas bien l'employer.

Le Casuiste. Mais s'ils quittent la France?

Le Card. Nostre argent vaut mieux que leur amitié, ie la quitteray bien aussi, quand il n'y aura plus rien à faire.

Le Casuiste. Je suis marry pour l'amour de vostre Eminence, que vous auez tant attaché vostre cœur à ce metal, cela a esté & sera la seule cause de vostre ruïne.

Le Card. Vous sçavez que l'argent peut tout, de façon que pour se rendre puissant, & mettre les autres dans l'impuissance, il faut s'enrichir à leurs despens.

Le Casuiste. Il y a pourtant de la moderation à obseruer. Car si vous tirés du sang d'un corps trop attenué, il n'en viendra point, & si vous le ferez mourir.

Le Card. C'est vne chose si charmante, que de voir remplir ses coffres de Loüis & de pistoles, qu'on n'a pas toutes ces considérations-là; & puis ma recolte deuant finir avec la minorité, il falloit que ie jouiasse de mon reste.

Le Casuiste. Vous ne deuez du moins iamais choquer Messieurs du Parlement.

Le Card. Oüy, si j'eusse veu qu'ils eussent détaché leur interest de ceux du peuple: car vous ne deuez pas croire que j'eusse esté si sot que de les choquer, s'ils eussent voulu autoriser les Partisans. Et c'est ce que vous leur deuez dire, pour leur tesmoigner que ie leur suis seruiteur, & qu'encore à present ie les espargneray à pareille condition.

Le Casuiste. Je crois que ce n'est pas d'aujourd'huy que vous auez tenté leurs consciences.

Le Card. Sont de belles gens! que pensent-ils faire d'obliger un Peuple?

Le Casuiste. Sauuer leurs ames & gagner le Paradis.

Le Card. Qui a de l'or, va où il veut.

Le Casuiste. Monseigneur, puisque nous sommes insensiblement tombez sur les affaires presentes, donnez-moy, ie vous prie, les moyens de iustifier vos dernieres actions.

Le Card. Dequoy se plaignent ces Messieurs?

Le Casuiste. Ils appellent la bataille de Lens, la bataille des Partisans. Ils disent qu'elle fut donnée à contre-temps, que nous n'en auions aucunement besoin, que nous la deuions perdre par toutes les apparences, que le gain de la bataille ne nous pouuoit estre auantageux, & que la perte nous pouuoit ruiner, comme nous auons veu par la suite qui ne nous a rien apporté de bon. Mais ce qu'ils disent de plus calomnieux, est que vôtres dessein estoit de la perdre.

Le Card. Si ie l'eusse voulu perdre, ie ne l'aurois pas gagnée. Tellement que faire bien ou mal, c'est toute la mesme chose. Je veux essayer si à leur faire du mal, j'entreray plus auant dans leur amitié & dans leur estime.

Le Casuiste. Ils disent que si vous eussiez eu des Generaux faits à vostre badinage, comme le feu Cardinal, vous leur eussiez donné ordre de se laisser battre & de fuir. Mais que vous n'osiez faire ces propositions-là à un Prince, qui ne sçait que commander, & deteste des lâchetes de cette nature; Mais

que vous esperiez le succez de vostre dessein de la foiblesse de nostre armée, & des auantages de l'ennemy.

Le Card. Je vous confesse bien que cette bataille-là fut vne intrigue de la Cour, & entre vous & moy ie vous aduouieray que j'eusse mieux aimé la perdre, que de la gagner, quoy que j'attendisse de l'auantage de l'un ou de l'autre succez. Car ie disois, si nous perdons la bataille, l'Espagnol approchera de Paris, jettera l'espouuante dans le cœur du Bourgeois, par le rauage qu'il fera dans la Picardie, & les Parisiens seront dans vne semblable alarme, qu'ils furent lors du siege de Corbie, le feu estant à leurs portes, ils ouuriront volontiers leurs bourses pour l'esteindre, il faudra de l'argent comptant, personne n'en aura que les Partisans, & par ainsi, il faudra que la prudence & justice de Messieurs du Parlement cede à la necessité, & reestablisce ces fideles limiers qui vont descouurir la proye, pour me l'apporter. Si de l'autre costé ie gaignois la bataille, me voila puissant, & ie pourray vser de force pour reduire ceux qui seront durs à la desferre.

Le Casuiste. Vos affaires eussent pourtant mieux reüssi, si vostre Eminence eust perdu la bataille.

Le Card. Il est vray, mais le mal-heur a voulu que nous l'ayons gagnée. Ce n'est pas que ie n'esperasse quelque bon succez de nostre *Tre Deum*, qui estoit tousiours vn fruit de cette bataille. Et de fait ie fis saisir ceux que ie jugeois apporter plus d'obstacle à mes desseins.

Le Casuiste. Vous ne pouuiez rien esperer de bon d'une profanation si publique, outre que vous attiriez l'indignation de Monseigneur le Prince, de qui vous ternissiez la gloire, en profanant les Saintes Ceremonies de son triomphe.

Le Card. Il est vray que le peuple est fort sensible en ce qui regarde la Religion, mais cela se fit apres la Ceremonie.

Le Casuiste. C'estoit tousiours trahir la foy publique, & donner à croire que vostre action estoit iniuste & vostre autorité foible, de vous seruir ainsi de surprise & de profanation pour faire deux prisonniers.

Le Card. Si j'eusse pensé que les choses eussent succédé de la sorte, ie me ferois bien gardé de le faire.

Le Casuiste. Monseigneur, vous deuez imiter ces pilotes, qui estans dans vn foible vaisseau, & voyans la mer esmeuë & le vent contraire, ne laissent pas de s'en seruir pour gagner le port, non pas en se roidissant contre la force des vagues & du vent, mais bien s'accommodant à leur impetuosité, & n'en tirant du seruice qu'à la desrobée; De mesme voguant comme vous faisiez, Monseigneur, dans le fragile vaisseau de la minorité, & voyant cette mer Parisienne esmeuë, & le Parlement vn peu contraire, vous ne deuez iamais vous roidir, & ne profiter que de vostre adresse & de la France, que comme à la desrobée.

Le Card. Vous ne dites pas que j'ay esté trahi, que plusieurs feignoient d'estre d'intelligence avec moy, pour m'engager à faire vn pas de Clerc, lesquels m'ont manqué au besoin, & m'ont tousiours rendu les choses plus belles, qu'elles n'estoient.

Le Casuiste. Vn bon esprit se doit deffier de tout ? N'y a-t'il point de Parlements qui vous ayent joiué la piece ?

Le Card. Et oüy, ce sont eux qui m'ont jetté le chat aux jambes, & qui sont à present les plus animéz contre moy.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, vostre Eminence fut bien estonnée, quand elle oüyt nouuelle des barricades.

Le Card. Je ne m'attendois pas à cela.

Le Casuiste. Quelle pensée eustes-vous d'abord ?

Le Card. Je n'en eus aucune : Mais comme si j'eusse esté frappé d'un coup de foudre ie demeuray immobile, & estois en vie, sans sçauoir que ie fusse viuant, vn glaçon se glissa plus viste qu'un trait d'arbaleste par toutes mes veines, puis mes esprits estans vn peu reuenus, vne sueur tiede me couurit le corps ; Quand les fonctions vitales se furent vn peu remises, elles ne seruirent qu'à donner vn peu de force à mon imagination troublée, qui me representoit le massacre du Marquis d'Ancre. Je voyois ce me sembloit entrer vne populace enragée dans le Palais Royal, & sans auoir esgard au respect qu'ils doiuent à la Majesté, se jeter sur moy, comme vn million de corbeaux sur vne charogne, & me tourmenter dans les parties les moins mortelles, pour auoir plus de temps à assouuir leur rage & leur vengeance ; Ces pensées me mirent en vne espece de frenesie, où ie dis cent extrauagances, que ie suis honteux de vous redire.

Le Casuiste. Fustes-vous long-temps en cet estat-là, Monseigneur ?

Le Card. Vne demie heure.

Le Casuiste. Et en suite ?

Le Card. Quoy que ces violentes secousses & agitations de l'ame m'eussent vn peu debilité les esprits & le corps, je ne laissay pas de m'exciter comme vn taureau qui se donne de la teste contre vn arbre, pour s'animer au combat, ie rappellay tout ce que j'auois de courage, & me resolut par vne genereuse fuite de mettre ma personne en seureté.

Le Casuiste. Quel iour arriua cela, Monseigneur ?

Le Card. Le Mercredy. Mais il faut que ie vous die, que lors que ie vis arriuer Monsieur le Chancelier, qui portoit sur son visage passe & deffait toute l'horreur de la mort, il m'arriua comme à ces femmes sujetes au mal de mere, qui en sont atteintes, si-tost qu'elles envoient vne autre en pareil estat, mon-faïssissement & ma frenesie recōmencerent, & contre l'aduis de plusieurs ie dis qu'il falloit rendre M^r de Broussel & de Blasmeny, & ce au plus viste.

Le Casuiste. Dormistes-vous bien, Monseigneur, la nuit suiuiante ?

Le Card. Nous estions bien dans vn estat de dormir. N'auiez-vous iamais esté sur la mer dans vne tempeste, lors que les vents & les flots luttant les vns contre les autres, esbranlent le fondement des rochers, les caües du Ciel se messent avec celles de l'Ocean, & le feu qui paroist entre deux, presente l'image de ce chaos, où les Elemens estoient dans vn monstrueux meslange : Cependant le Dieu Neptune, les Tritons & les Sirenes se cachent au plus creux de leurs antres, craignant que Iupiter ne descende du Ciel pour tirer vengeance des violences qu'ils ont exercées sur les mortels,

& reprendre de viue force avec leurs vies, toutes les richesses que cér Ele-
ment a englouties par tant de naufrages.

Le Casuiste. Je ne voudrois pas Monseigneur, que vos ennemis vous entendissent faire cette comparaison-là. Pour la premiere partie, il n'y a rien qui vous püst faire tort ; car par cette tempeste que vous décriuez, vous representez ce grand tumulte, le Bourgeois en armes, & escumant de dépit & de vengeance. Mais par la descente de Iupiter on pourroit bien entendre la Iustice, & par la crainte des Dieux marins pour la punition de leurs cruautés & voleries, celle que vostre Eminence peut auoir pour les fausses accusations que ses ennemis font contre-elle. Et le Ieudy Monseigneur ?

Le Card. Ce fut encore pis. N'avez vous iamais leu le sac de Troye dans Scaron ? C'estoit presque la mesme chose. Il me sembloit que j'entendois mon bon homme de Pere qui me disoit, comme Anchise fit à son fils *Ænée*, *Eia âge nate fugam, teque his, ait, eripe flammis.* Sauue-toy mon pauvre fils. Il me vint vne pensée de me trauestir comme il fit, & me mesler parmy les Bourgeois pour me sauuer plus asseurément ; car ie craignois que l'on n'inuertist nostre Palais de tous costez, & ne trouuois pas beaucoup d'assurance sur les Gardes Françoises & Suisses ; Vous eussiez veu tous les Partisans autour de moy armez comme des Hectors, qui juroient qu'ils vendroient cherement leurs vies. Le Grand-Maistre les encourageoit, disant qu'il auoit tué le Syndic des Crocheteurs, & qu'il en auoit mis cinq cens en fuite.

Le Casuiste. Et à vostre or & à vos ioyaux n'y songiez-vous point ?

Le Card. C'estoit ce qui m'inquietoit le plus. Ha pleust à Dieu que j'eusse pû passer les Barricades inuisible, comme fit *Ænée* avec ses Dieux tutélaires !

Le Casuiste. Vous eussiez seurement emporté vostre Idole ; mais vous n'eussiez pas eu les reins assez forts pour porter vostre Pere & vostre argent, comme *Ænée* fit Anchise & ses Dieux Penates.

Le Card. En ce cas-là, j'aurois sauué mon Dieu, & abandonné tout le reste.

Le Casuiste. Les Diuinitez doiuent tousiours estre preferables aux choses mortelles, & à vous principalement qui auez vne dignité Ecclesiastique ; & tous vos Italiens que faisoient-ils, que disoient ils ?

Le Card. Ils estoient autour de moy comme autant de poules moitiées, & croyoient estre au dernier iour de leur vie. L'Abbé Mondin ne songeoit plus au monde, & se repentoit d'auoir esté si mondain. Toutes les femmes éplorées s'attachoient aux hommes, & protestoient qu'elles ne les quitteroient point, qu'il falloit qu'ils les defendissent, les plus vaillans en auoient vne douzaine à leur queue. Toutes les voutes du Palais rerentissoient de cris & de gemissemens, & chaque fois qu'un Bourgeois essayoit son mousquet, vous eussiez dit que c'estoit le coup de la mort, que tout le monde receuoit dans ce desolé Palais les plus constipez n'auoient pas besoin d'Apoticaire en ce temps-là, la crainte faisoit des operations merueilleuses, & l'on tient qu'il y en eut beaucoup qui furent gueris de la gravelle.

Le Casuiste. On m'a dit Monseigneur, que si j'y eusse esté, j'eusse bien gagné

de l'argent pour ouïr les Confessions.

Le Card. On se mocquoit de vous; mais les Notaires y fussent deuenus riches, pour y faire des testaments.

Le Casuiste. Mais encore ne vous venoit-il iamais des remords de conscience de tous vos pechez passez?

Le Card. Non. Mais ie me repentois bien fort & avec beaucoup de componction, d'auoir tenté le dessein du *Te Deum*. Ie deputay des Courriers pour aduertir qu'on ne menast pas plus loin Monsieur de Broussel, iusques à ce que l'on en eust receu de nouueaux ordres.

Le Casuiste. Vous fustes bien rauï, quand vous vistes arriuer le Parlement en corps, dans vostre Palais.

Le Card. Si l'on eust suiui mon conseil, fort peu s'en fussent retournez, le pis qui nous en eust pû arriuer, ç'eust esté de nous retirer de Paris comme nous auons fait du depuis pour moindre sujet.

Le Casuiste. Pour le faire court, vous accordastes tout à ces Messieurs.

Le Card. Ie leur aurois encore accordé dauantage, dans l'estat où j'estois. Quand on ne scauroit perdre son ennemy, il le faut caresser; mais ce que ie leur gardois n'estoit pas perdu.

Le Casuiste. Mais pourquoy quitter Paris, apres que tout fut appaisé?

Le Card. I'estois bien aise de parler aux Bourgeois de Paris hors de la portée de leurs mousquets, puisque la populace est vne beste farouche, à qui il ne se faut pas fier. Et puis ie leur voulois faire sentir que ie les pouuois rendre malheureux en leur ostant la Cour & le Roy, & en vn mot les menacer tacitement des maux que ie leur fais souffrir à present, s'ils ne se remettent sous mon obeïssance.

Le Casuiste. Cela vous réussit fort bien, car le Parlement vous fit tant de soumissions, qu'il vous obligea de retourner à Paris. Mais vostre Eminence ne craignoit-elle pas le retour Italien?

Le Card. Non, les François n'ont pas assez d'esprit pour cela.

Le Casuiste. Si est-ce que vostre Eminence prit des gardes à son retour, & ne sortoit que fort rarement.

Le Card. Il fait tousiours bon se tenir sur ses gardes, & puis il y a de la Majesté à se monstrier rarement au peuple, comme font nos Roys en Espagne. Mes gardes aussi sentoient ie ne sçay quoy de grand.

Le Casuiste. Vous ne scauriez croire, Monseigneur, combien ces gardes vous ont attiré la haine du peuple.

Le Card. J'aimois mieux estre assuré contre leur haine, que d'estre dans l'apprehension avec leur amitié.

Le Casuiste. Il est vray qu'ils disoient, auoir assez de sujet d'ailleurs de vous haïr.

Le Card. Ie leur en donneray bien dauantage.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, puisque vous auiez ce dessein-là, pourquoy retourner à Paris, & vous mettre au hazard d'estre assassiné tous les iours?

Le Card. Il falloit que j'y retournaïssé pour prendre mieux mon temps &

mes mesures , & pour tirer de Paris petit à petit les richesses que moy & mes adherants y auoient.

Le Casuiste. Il semble pourtant ; Monseigneur , que vostre Eminence eut bon dessein , de s'accommoder avec le Parlement , & soulager le peuple.

Le Card. Il est vray que ie leur accorday vne Declaration qui contenoit la reforme des desordres publics ; mais c'estoit bien loing de ma pensée qu'elle fut mise en execution : car , si vous vous en souuenez , elle fust aussi-tost enfreinte que publiée , & toutes les Conferences que ie fis faire deuant & apres , ne tendoient qu'à esbloiir ces grandes lumieres du Parlement par vne apparence de bonne intention.

Le Casuiste. Cette toile-là n'estoit qu'une toile d'araignée , ils ne voyoient que trop clair dans vos desseins : mais ils estoient bien-aïses de vous faire cracher tout vostre venin , pour en composer vn antidote contre de plus grandes attaques. Car c'est toutes ces fourberies qui ont acheué de vous ruiner dans l'esprit du peuple & des gens de probité : Et de cette Declaration que vous adressâstes à la Châbre des Compres , quel conseil estoit-ce encore-là ?

Le Card. C'estoit vn coup d'importance s'il eust reüssi , & ce fut pourquoy ie leur accorday la premiere Declaration : & leur eusse bien encore accordé dauantage , pour obtenir celle-cy. Car en reestabliant l'usage des prests & des auances , & le credit des gens d'affaires , ie pouuois tirer vne bonne somme d'argent en peu de temps , pour executer le dessein que ie meditois , & foyetter Paris de ses propres verges.

Le Casuiste. Cela pourtant vous a mal reüssi.

Le Card. Ien'ay pas laissé pourtant d'en tirer pied ou aisse.

Le Casuiste. Ne vous tardoit-il pas bien , Monseigneur , de sortir de Paris ?

Le Card. Oüy vrayement , & n'eust esté l'argent ie n'y serois pas reuenu dès la premiere sortie ; mais cette leuée de bouclier des Parisiens vous surprit vn peu. Je n'aimois pas aussi d'entendre abbayer apres moy ces harangeres , & le reste de la populace , qui ne me promettoit rié de bon ; outre que nostre vray jeu estoit de commencer d'ineustir Paris au commencement de l'Hyuer : car le Printemps venu , nos affaires sont faites , le sang boüillira dans les veines , les ennemis de dehors nous attaqueront , & l'argent nous manquera.

Le Casuiste. Mais , Monseigneur , pour le faire court , vous sortistes de Paris la veille des Roys , & pourquoy ce iour-là ?

Le Card. C'estoit nostre feste , le Roy en estoit vn , car du moins luy en faut-il laisser le nom , moy l'autre , & Monsieur le Prince le troisiéme , car ie ne scaurois ranger cet esprit-là , & particulièrement depuis que i'ay affaire de luy ; mais quelque mousquetade m'en deffera , s'il plaist à Dieu.

Le Casuiste. Vous fistes sortir le Roy sans tambour & sans trompette.

Le Card. Oüy , il falloit le faire publier au Progne , pour attirer encore trois cent mille hommes au Palais Royal. C'estoit le plus grand plaisir de prendre toutes ces femmes au lit & dans leur premier somme (car personne n'en scauoit rien le soir precedent) ie pris moy mesme la peine de les aller esueilleir dans toutes les chambres , ne voulant pas m'en fier aux filles de chambre , j'heurtôis à leurs portes comme vn perdu , & criois , Ouurez de par le Roy , à d'autres

ie disois, le feu est au Palais Royal, toutes celles que ie surprenois sans masques & sans gans cirez, ie leur disois, ho ho Madame, il y a apparence que vous ne couchez pas seule. Je descourois les toilettes, pour voir si elles auoient conserué les presents que ie leur auois faits. Mais tout en riant ie mis l'alarme dans le Palais Royal. Les vnes demandoient si c'estoit les barricades, les autres de quel costé estoit le feu, & chacune s'armoit de son pot de chambre contre cét element qui n'obeit qu'à l'eau. Vous n'avez iamais veu vne pareille confusion, quand le feu eust esté dans leurs cheminées, elles n'en eussent pas fait dauantage. On ne s'amusoit point à plier les hardes, on les entassoit pêle-mêle dans les coffres, & en moins de rien tout le monde fut prest à partir. Tout ce qui nous donna le plus de peine, fut de faire resoudre le Roy à partir, car il n'est pas si enfant que le monde s' imagine. Lors que ie luy portay la parole qu'il falloit se leuer & sortir de Paris, il me demanda pourquoy? Je luy dis, que les barricades alloient recommencer. Il me répondit fort bien qu'il ne les craignoit pas, & qu'on luy auoit dit que les Parisiens l'aimoient bien, & crioient tousiours *Vive le Roy*. Je luy dis qu'ils le vouloient mettre en prison. Il dit qu'il ne le croioit pas. Enfin ie ne scauois par où prendre ce petit esprit, & reuins faire mon rapport à la Reyne de tout cela, l'assurant que si sa Majesté n'y alloit elle mesme, le Roy estoit resolu de ne pas quitter Paris. La Reyne y fut sur l'heure, & l'ayant trouué peu susceptible des apprehensions que ie luy donnois, elle luy dit en l'embrassant : He quoy mon fils, vous ne voulez pas suiure vostre mere? Nous reuiendrons dans deux ou trois iours. Ces caresses accompagnées de larmes & de toute la puissance de la nature, l'emporterent sur l'esprit du Roy, & d'autant plus aisément qu'il a le naturel fort bon, & tesmoigne en toutes rencontres, que si en bien obeissant on apprend à bien commander, il doit vn iour estre le meilleur Roy du monde.

Le Casuiste. Et Monseigneur le Duc d'Anjou ne vous fit-il point de peine?

Le Card. Non, car deux coups de fouët l'eussent bien fait marcher. Mais il nous fit bien rire, & j'ay peur que quelqu'un luy eust fait sa leçon.

Le Casuiste. Ne le prenez pas là, c'est tout feu que ce petit esprit.

Le Cardinal. Il nous disoit, Vrayment Monsieur le Cardinal n'est pas mal plaisant, de nous faire ainsi traiter pour ses beaux yeux, voila encore vn bel homme, nous faire leuer à deux heures apres minuit. Mais pourquoy nous en allons nous? & où allons nous? Je luy disois : Les bonnets quarez vous viennent prendre pour vous mettre en prison. Oüy vous Monsieur, ce disoit-il, que ne rendez-vous tout l'argent que vous avez pris à maman & à mon frere? Taisez vous petit garçon, vous aurez le foïet, qui vous a appris ces nouuelles-là? Ne le voy-je pas bien? Vous en iriez vous de Paris pour rien? Il n'y a que les voleurs qui vont de nuit. Vous estes vn petit babillard, leuez-vous seulement. Hé Monsieur le Cardinal laissez moy dormir. Je vous donneray vne pistole, ne ferez vous rien pour l'argent? Je vous feray donner le foïet. Monsieur le Cardinal voulez vous venir au Parlement, pour voir qui l'aura plus merité de nous deux? Je le diray à vostre maman. Vous faites bien l'entendu, parce que maman est pour vous. Sans

elle pensez vous que me feriez leuer ? Sans tant de cacquet petit garçon leuez-vous viftement. Je vois bien que vostre Eminence a haste. Les bonnets quarrez vous mettent bien la puce à l'oreille. Si vous ne vous en allez bien vifte gare la bourse. Il m'en dit encore bien d'autres, cela me faisoit rire & si cela ne me plaisoit pas trop.

Le Casuiste. Monseigneur, les fols & les enfans disent souuent la verité. Mais enfin vous sortistes de Paris; & vous vous arrestastes quelque part.

Le Card. Nous allasmes gagner la porte de la Conference, pour y entrer en conference, sçauoir si nous demeurerions quelque temps dans le Cours ou non, enfin il fut resolu, que nous y attendrions quelques personnes de marque, qui n'estoient pas encore aduerties de nostre depart, & que cependant il y auroit dix ou douze hommes à cheual, qui iroient decourir l'estat de Paris, & nous en aduertiroient.

Le Casuiste. Vous me faites resouuenir du rendez-vous du bon homme Énée & de ses compagnons sur le Mont Ida, la nuit du sac de Troye. Mais comme en s'écartant de sa femme, il perdit son support & sa consolation, de mesme le Roy s'écartant de sa Justice où est son vray liêt nuptial, il a perdu son plus grand support & sa plus grande consolation.

Le Card. Cette femme n'est pas perdue, le Roy la reprendra quand il voudra.

Le Casuiste. Vous approuuez donc le concubinage Monseigneur, & croyez qu'il soit licite aux Roys d'abandonner leur liêt de Justice? Il est vray que vostre Politique est vne vraye adultere, qui conçoit dans le peché & n'engendre que des monstres.

Le Card. Brisons là dessus Monsieur, & permettez que ie vous dise les pensées & les agitations d'esprit, que i'eus vne heure entiere que nous fusmes dans le Cours, cependant que la Reyne escriuoit aux flambeaux à diuerses personnes de condition, qu'elle vouloit aduertir de sa sortie.

Le Casuiste. Que faisiez vous cependant Monseigneur?

Le Card. Je me promenois à grands pas le long de la riuiere, & m'arrestois par fois tout court en me tournant, pour regarder, comme la femme de Loth, cette Sodome que ie venois de quitter.

Le Casuiste. Pourquoi appelez vous Paris Sodome Monseigneur? On dira qu'elle n'est telle que depuis que vous & vostre nation Italienne s'y sont habitez.

Le Card. Sodome ou non, ie luy souhaittois le mesme sort, & disois en moy mesme, en iettant les yeux fixement vers la place Dauphine. Tu reposes Ville ingrate, mais que ton sommeil puisse-il estre eternal. Ha que le silence dans lequel ie te vois, est bien different de cette nuit tumultueuse où tu me donnas tant d'alarmes, & plus de fois le coup de la mort, que ie ne vois d'estoilles au firmament! Tu dors Hydre à tant de millions de testes, toute enseuclie de vin & de sommeil. Et puis regardant le cheual de bronze, Que ce cheual disois-je, ne t'est-il aussi fatal, que celui de Troye, que ne peut-il enfermer autant de soldats, qu'il en faut pour te saccager?

Le Casuiste. Vous feriez bien l'*Vlisse* Monseigneur, car vous sçavez qu'il estoit surnommé le Rusé.

Le Card. Je ferois encore mieux le *Sinon*, si ie n'estois pas connu. Et ie poursuiuois, Que cette Isle n'est-elle l'Isle *Tenedos*, où i'aye vne puissante armée? Ha qu'elle est aduantageusement située proche du Palais, que ie saccagerois avec autant de cœur que les Grecs firent celuy du Roy Priam; & vous Madame Hecube la Iustice, qui y presidez avec tant d'arrogance, que ie prendrois de plaisir à vous violer!

Le Casuiste. Vous l'auiez des-jà tant de fois violée, & luy auez tant de fois promis mariage, si vous ne l'espousez il n'y a point de Paradis pour vous.

Le Card. Que j'arrouserois volontiers nos Lys, sur lesquels ces Catons ont l'honneur de s'asseoir, du sang que ie tirerois de leurs veines, en les esgorgeant entre les bras de Madame Astrée!

Le Casuiste. Monseigneur, sçavez-vous bien que vous offenciez Dieu à faite toutes ces imprecations-là, & à entretenir de si mauuaises pensées?

Le Card. C'est vne espeece de contentement de souhaitter du mal à ses ennemis. Mais pour continuer de vous dire les resueries que j'auois cette nuit-là, ie retirois quelquefois les yeux de dessus Paris, en me retournant vers le catrosse du Roy; & disois, Que ie suis sot de souhaitter du mal à cette detestable Cité! Me suis-je pas assez vengé, en luy enleuant son Ange Tutelaire; ce feu sacré des Vestales qui maintenoit le bon-heur des Romains, en vn mot leur rauissant le Roy, dont l'absence ne leur promet rien moins qu'une guerre Ciuile? Je suis trop puissant, puis que ie suis maistre de sa personne, & sous son autorité, ie veux faire perir par vne languissante mort, cette Hydre que la force ne sçauroit abbatre. Quelquefois attachant ma veuë sur la riuiera, ie disois, que ne puis-je prendre mon poste à Charenton ou à Corbeil? Ie m'estudirois à empoisonner les eaux & les poissons, pour me venger de cette detestable engeance. Mais aussi n'aurois-je pas le contentement que ie gousteray à saint Germain, lors que ie te verray toute couverte des corps morts des Parisiens, pour seruir de pasture aux Monstres de la mer, comme ils auront serui de victime à ma vengeance.

Le Casuiste. Les Monstres s'obligent les vns les autres, ceux de la terre se repaissent du sang, & donnent la chair à ceux de la mer.

Le Card. Voila bien rencontré, comme s'il n'estoit pas honorable & licite d'exterminer des canailles.

Le Casuiste. Monseigneur, les autres objets ne fournissoient-ils point d'autres belles pensées à vostre indignation?

Le Card. Ie les rejettois souuent, pour songer aux mesures que ie deuois prendre, pour conduire nostre dessein. Mais vous qui estiez dans Paris, ne se doutoit-on point de nostre depart?

Le Casuiste. Non Monseigneur, mais comme vous sçavez que ie m'amuse quelquefois à resuer la nuit, ie mis la teste à la fenestre, & iettant l'œil vers le Ciel, ie vis vne Comete sanglante, qui du costé de la Iudée, tiroit vers saint Germain. Ce n'est pas là dis-je, l'Estoile qui conduisit les trois Roys à Bethleem, car celle-là s'en esloigne, & si ne promet-elle que de la guerre & du carnage. Vous estiez l'un de ces trois Roys Monseigneur, qui suiuiiez la route de cette Comete; mais estoit-ce vous qui portiez l'or?

Le Card. Oüy, & le Roy portoit la myrrhe, & Monsieur le Prince l'encens.

Le Casuiste. C'est à dire que vous aurez tout le profit de ces desordres, le Roy toute l'amertume, & Monsieur le Prince toute la fumée, ie veux dire la gloire.

Le Card. Est-ce là tout ce que vous auez à me dire ?

Le Casuiste. Non, ie vis des Monstres s'esleuer au dessus des eaux de la Seine, qui estoient couverts d'escailles trenchantes & pointuës, qui auoient les queuës en formes d'hallebardes, & comme vne fraize de tuyaux semblables à des pistolets. Ie vous proteste que cela me donna de l'espouuante, & vn presage presque certain des malheurs qui ont suivi.

Le Card. Vous refuiez, & vous vous imaginez auoir veu tout cela.

Le Casuiste. Cela n'est point sans exemple, & qui plus est, les effets ne le demement pas.

Le Card. Mais si-tost qu'il fit iour, on sçeut nostre depart à Paris, qu'en disoit-on ? en quel estat se trouua le Bourgeois ?

Le Casuiste. Monseigneur, imaginez vous vne flotte qui vogue dans vn grand calme, les voiles enflées & le vent en poupe ; le pilote de chasque vaisseau dort agreablement dans sa cabane, au murmure des eaux, qui viennent flatter son nauires, quelques vns des Matelots en font autant, cependant les autres raccommoient les voiles & les cables, les autres cherchent les fentes & les endroits les plus malades du vaisseau pour les radoubes, d'autres s'amusent à sacrifier d'vne bouteille de vin au Dieu Neptune, & d'autres plus enclins à la melancholie, goustent vn contentement resueur dans la pesche, bref chacun se reposant sur la serenité de l'air & la bonace de la mer, abandonne le soin de son nauires, & suit le plaisir que la nature ou son inclination luy demande. Mais au fort de ce calme, & de cette negligence vniuerselle, le Ciel commence à s'obscurcir, le Soleil disparoist, & sa lumiere cede à celle des esclairs, Eole ouure son antre & lasche la bride aux plus furieux des vents ; Borée, Aquilon & les autres se respendent sur la Campagne mouuante, la mer s'enfle & s'esmeut, & la pluie qui tombe d'enhaut d'vne roideur nompareille, enfermant les vents entre deux eaux, leur donne vne telle force, par l'opposition qu'elles apportent à leur cours, que l'on entend des siflemens & des hurlemens espouuantables. Les Matelots estourdis de cét orage impreueu, courent aux cordages & aux voiles, les Pilotes au gouuernail, & les personnes inutiles aux prieres. Vous voyez l'horreur & la crainte peintes sur les visages d'vn chacun, le Pilote accuse les Matelots de leur negligence, & les Matelots accusent le Pilote de peu de iugement & de preuoyance. Le mal est plus fort que le remede, le maistre maits est emporté, les antennes sont brisées, les cordages sont rompus, & il ne reste plus que le gouuernail, encoire est-il à demy fracassé, les ancres sont inutiles, il faut obeir à la tempeste, se laisser aller au gré de l'onde & du vent, & se seruir le mieux que l'on peut du gouuernail, pour euites les bâcs & les rochers, & se sauuer d'vn absolu naufrage. Personne n'a regret de faire vn sacrifice de ses plus riches marchandises pour appaiser la mer, ou descharger le vaisseau de ce qu'il porte de plus precieux, & tous autres secours humains

humains estâns fermes, on recourt aux vœux & aux prieres.

Le Card. Cette description là est bien poëtique.

Le Casuiste. Vous voulez dire pathetique Monseigneur. Elle ne la scauroit trop estre, pour vous représenter la soudaine consternation des Parisiens; la poésie est vne peinture parlante. Mais pour appliquer ma comparaison Monseigneur, chascun s'estoit resiouï la veille des Roys. Tellement que les plus riches & les plus paresseux dormoient la grasse matinée : les autres qui ont besoin de gagner le reston pour viure, estoient leuez pour aller prendre au faut du liêt, les personnes pour qui ils auoient trauaillé; Vn Tailleur portoit vn habit, vn Cordonier la paire de bottes & le foulier mignon de la Bourgeoise, le Patissier nettoyoit son four & faisoit de nouveaux gasteaux, pour tenter vne seconde fois la conquête du Royaume de la febve, bref les vns dormoient & les autres estoient debout, lors que la nouuelle de ce funeste depart se respendit par tout la Ville. L'horreur de ce crime saisit tout le monde, & le despit met des paroles de murmure dans toutes les bouches. Le Bourgeois accuse le Parlement de ne s'estre pas assuré de la personne du Roy, & de n'auoir pas enfermé dans la Conciergerie Monsieur le Cardinal. Le Parlement de l'autre costé accuse la negligence & l'assoupissement du Bourgeois, chacun court aux armes, on se saisit des portes, & les Pilotes de ce vaisseau agité courent au gouuernail, pour desfourner le naufrage, les bonnes ames embrassent le pied des Autels, & l'on vous accable Monseigneur, d'imprecations & de menaces.

Le Card. Elles ne me faisoient gueres de mal, i'eusse voulu voir tout ce desordre là pour dix pistoles.

Le Casuiste. Il eust donc fallu Monseigneur que ce fut esté avec des lunettes de Galilée, car il n'y faisoit pas bon pour vous.

Le Card. Ce n'est pas la premiere fois que j'aurois esté à Paris *inognito*.

Le Casuiste. Mais Monseigneur nous nous sommes icy amusé à des circonstances qui sont hors de propos : Messieurs du Parlement ne vont pas fouïller dans les pensées des hommes, ils ne iugent que sur les actions & sur les effects.

Le Card. Tout ce que ie vous ay là rapporté, n'a esté que pour vous faire voir la sincerité de mon procedé par celle de mes sentiments.

Le Casuiste. Comment excuseray-je l'enleuement que vous auez fait de la personne du Roy ?

Le Card. Eussiez vous voulu que ie fusse sorti sans le Roy ?

Le Casuiste. Non, mais quel besoin vostre Eminence auoit-elle de sortir ?

Le Card. Il falloit donc me laisser deschirer de la populace.

Le Casuiste. Ils vous diroient qu'en bien faisant on ne doit rien craindre.

Le Card. Qu'appellez vous bien faire ?

Le Casuiste. Soulager le peuple, le gouuerner selon la Iustice & faire la Paix.

Le Card. Vous feriez vn mauuais Politique.

Le Casuiste. Mais que, leur diray-je afin touchant l'enleuement du Roy ?

Le Card. Pourquoy faut-il que ce soit moy qui l'ait enleué? Au contraire, c'est le Roy qui m'a enleué, ie l'ay fuiui par les ordres de la Reyne. Croyez-vous que j'aye le pouuoir de manier les Princes à baguette?

Le Casuiste. Monseigneur, ils ne se payeront pas de cette raison là.

Le Card. C'eust esté trahir l'autorité Royale, que de demeurer plus long-temps à Paris.

Le Casuiste. Monseigneur, il n'y a que Dieu seul qui soit infiny, toutes choses au dessous de luy sont bornées, les Esprits bien-heureux ont vn certain espace proportionné à leur actiuité, le mouuement des Spheres est réglé par le doigt du Tout-puissant qui les meine, le Soleil a ses degrez si iustement limitez, qu'il ne les passe iamais, les autres astres tout de mesme, l'air qui entre par tout ne se sçauroit faire d'ouuerture, le feu est borné par son contraire, la mer quoy que tres-forte, n'est pas toute-puissante, elle respecte le doigt du Createur imprimé sur le sable, la terre a son centre auquel elle s'attache & se referre, le temps a ses saisons réglées, & n'est eternal que dans sa seule durée, enfin tout est borné. Et croyez vous Monseigneur que Dieu ialoux de sa Toute-puissance n'ait pas prescrit des limites aux hommes? Oüy il leur en a prescrit, & des limites auxquelles il se soubmet luy mesme, la justice & la raison.

Le Card. Le peuple est vne beste, il ne se gouuerne pas par raison.

Le Casuiste. Mais il se doit gouuerner par justice.

Le Card. Quelle difference mettez vous entre la justice & la raison? n'est-ce pas la mesme chose?

Le Casuiste. Vous deuiez du moins considerer vostre interest & celuy de l'Estat.

Le Card. Helas! c'est là tout mon crime.

Le Casuiste. Pardonnez moy si ie vous dis Monseigneur, que vous auez fait comme ces riuieres, qui voulant estendre leurs lits, se respendent dans les campagnes, & en ruinant les arbres & les moissons, affoiblissent leurs cours, renuersent les digues qui leur seruent de remparts, & pour tout fruiet de leurs rauages n'amassent que des saletez & puanteurs, avec lesquelles elles sont contraintes à la fin de se retirer, au grand contentement du pauvre Laboureur. De mesme Monseigneur, en poussant la guerre iusques au delà de nostre interest & de nos forces, vous auez osté à la France l'alliance de Hollande, & vne espine du pied à l'Espagne, qui s'en sentant forte & orgueilleuse, ne nous accordera iamais des conditions si aduantageuses qu'elle eust fait, si nous eussions fait la paix coniointement avec les Estats de Hollade. Mais ces choses là sont passées, venons à l'affaire presente. Ie vous accorde qu'un grand Ministre doit rendre son Maistre le plus absolu qu'il peut, qu'il doit auoir la Iustice & toutes les puissances de l'Estat à sa deuotion. Mais tout ainsi que les Medecins regardent trois choses en vn mal, la saison, le temperament du malade & sa maladie, aussi vn bon Politique doit auoir trois considerations presque semblables dans les saignées & autres cures qu'il fait sur le peuple. Vous auez donc à considerer Monseigneur, la minorité du Roy, qui est la saison; l'humeur & les dispositions du peuple, qui

est le temperament, & la misere generale, qui est l'estat de la maladie.

Le Card. Mais cette comparaison n'est pas parfaite, parce que le Prince a des forces en main, par lesquelles il peut contraindre le corps politique, ce que le Medecin ne peut pas faire au corps naturel.

Le Casuiste. Il est vray Monseigneur. Mais vous ne dites pas aussi que le corps naturel tire par fois des secours non esperez de nature, qui repoussent la maladie sans l'art & les remedes du Medecin, ce qui ne sçauroit arriuer dans le corps Politique: parce que lors qu'un peuple est pauvre, il ne sçauroit tirer de l'or de ses entrailles, & la force du Prince, comme vous disiez, bien loing de soulager le mal, elle l'aggrave.

Le Card. Comment se gouuernent le Turc & les Princes d'Italie, qui n'ont que la force pour justice, & leur volonté pour raison.

Le Casuiste. Et croyez-vous Monseigneur, que Dieu n'ait pas plus de pitié du peuple François qui l'adore, que des Mahometans & des Italiens, qui attirent sa colere par leurs crimes contre nature? Il supporte l'innocent & chastie le coupable.

Le Card. Mais vous auiez commencé vne comparaison que vous n'avez pas pourfuiue.

Le Casuiste. Je disois Monseigneur, que durant la minorité du Roy, vous ne deuiiez pas pousser l'autorité Royale plus loing que n'a iamais fait aucun de nos Roys, qui n'ont pas creu regner en seureté, s'ils ne consultoient les Loix & la Iustice: vous pouuiez bien demander tout ce qu'il vous plaisoit au Parlement, mais non pas vous opiniastrer, & user de violences dans les refus qui estoient fondez sur la Iustice, & sur l'estat de la maladie & le temperament du peuple, qui sont les deux autres parties de ma comparaison. Le peuple estoit si malade, que c'estoit sa mort que de le saigner, & pour le temperament, vous sçavez que dès l'hyuer passé sa bile s'émeut un peu, & aux barricades, il n'est pas que vous ne vous souueniez, qu'il en ietta beaucoup par vne crise de trois iours. Il me semble qu'un bon Medecin n'eust pas aigri cette humeur là, qu'il eust un peu laissé faire nature, car les iours estoient critiques aussi bien que les humeurs, ie diray mesme les esprits.

Le Card. Vous estes grand Medecin Monsieur. Mais vous avez cet aduantage que la terre couure vos fautes & vos malades. Pleust à Dieu qu'il en fust de mesme dans la Politique.

Le Casuiste. Il ne demeureroit gueres de monde en vie Monseigneur. Mais c'est trop s'arrester sur un point. Que diray-je à Messieurs du Parlement pour les satisfaire sur l'affront qu'ils receurent lors qu'on leur refusa audience aux Gens du Roy, à leur premier voyage à saint Germain, qu'on les fit demeurer exposez au froid & au vent des heures entieres, & qu'on les renouya sans response fauorable & sans escorte?

Le Card. Vous leur direz qu'alors j'estois trop en colere, & que pour ne les point mal traiter, comme ie n'eusse pu m'empescher de faire, ie ne les voulus pas voir.

Le Casuiste. Ils vous font bien obliger Monseigneur, aussi vous en donnerent-ils des effects de reconnoissance peu de temps apres, en vous decla-

rant perturbateur du repos public, & vous bannissant du Royaume. Comment goustastes vous cette nouvelle là Monseigneur?

Le Card. Je m'en mocquay, comme vn gros mastin fait du jappement d'un bichon, & mesme en fus bien aise pour authoriser ma colere, & tous les maux que ie preparois à Paris: car ces Messieurs qui font Iustice, scauent bien qu'il est permis de repousser l'iniure.

Le Casuiste. Oüy Monseigneur, avec la proportion requise. Et si vous voulez que ie vous donne vn petit plat de mon mestier là dessus, ie vous diray, que la Loy de nature permet veritablement la propre defense, mais c'est à condition qu'elle soit égale & proportionnée à l'attaque, & qu'elle n'excede ny sa qualité ny sa mesure. Qui donne vn coup d'espée pour vn démenty, ne se defend pas, mais se venge, & fait l'iniure au lieu de la repousser. Quand il est question de raison & de justice, il faut raisonner & balancer les choses. Si la Iustice a vn glaive, c'est pour punir les criminels, & non pas pour violenter la raison. I E S V S-CHRIST exprima diuinement cette pensée lors que le soldat eut porté sa main sacrilege sur son visage adorable, *Si i'ay mal parlé, luy dit-il, rend témoignage du mal: & si i'ay bien parlé, pourquoy me frappes-tu?* Ce Roy des Roys, & ce diuin Politique nous vouloit apprendre par cet Oracle, que la raison doit estre combattue par la raison, & que les matieres de Iustice & de Police ne se decident pas à coups de main.

Le Card. Les volontez des Roys sont absolues, il faut chastier les desobeissans & les infractaires, la Iustice n'est establie que pour les peuples.

Le Casuiste. Les Politiques respondront au mesme Tribunal que les vigneron, & leurs actions seront pour le moins aussi rigoureusement examinées. Mais pour reuenir à nostre discours, il me semble que vostre Eminence se deuoit contenter de s'esloigner de Paris, & mettre sa personne importante en seureté.

Le Card. N'ay auoit que la force qui peult mettre la personne du Roy & de la Reyne en seureté.

Le Casuiste. Passe pour les termes Monseigneur, dites vous, ou le Roy, cela ne fait rien à l'affaire. Mais traitter Paris de la sorte, comment le pouuiez vous en conscience & en raison? Il n'appartient qu'à Dieu seul à faire ces grandes destructions, encore a-t'il sauué des Villes entieres pour dix hommes justes, & Paris est plein de tant de bonnes ames? Pourquoy enseuelir l'innocent avec le coupable? Il n'est pas iuste de faire vn mal pour qu'il en arriue vn bien. Quand mesme vous eussiez eu droit de mal-traitter quelques particuliers, il ne falloit pas faire perir tout vn peuple.

Le Card. Vous retombez tousiours dans vos cas de conscience. Ne scauez vous pas qu'on applique le fer & le feu pour guerir vn malade? Et mesme vous autres, ne guerissez vous pas vos ames à force de ieunes & de mortifications? Il faut par fois mal-traitter les peuples pour les rendre plus heureux.

Le Casuiste. Paris n'estoit pas si malade qu'il eust besoin de ces remedes violents. Mais puis que ces raisons de conscience ne vous touchent point, il me semble Monseigneur, que pour l'amour de vous mesme, vous ne deuez pas entreprendre cette affaire.

Le Card.

Le Card. J'esperois que le pain manqueroit à Paris en deux iours de marché, que le peuple murmurerait, & que le Parlement seroit contraint de nous rappeler avec des conditions tres-avantageuses.

Le Casuiste. En des affaires de telle importance, il ne faut pas esperer, il faut agir avec certitude. Il n'y en a point qui ait plus perdu que vous à cette affaire là, & ie crois que ce vous est vne punition assez grande den'auoir pas reüssi.

Le Card. Il eust bien mieux valu que ie me fusse vn peu accommodé au temps. Mais pour vous dire vray, nous auons esté trahis, tout le monde nous promettoit du secours, & ceux en qui nous auions plus d'esperance, ont esté ceux qui nous ont manqué les premiers.

Le Casuiste. Vous fustes bien estonné quand Monseigneur de Longueville & Monseigneur le Prince de Conty se vinrent ranger du costé de Paris.

Le Cardinal. Cela me surprit beaucoup.

Le Casuiste. Mais pourquoy accusastes vous par vne de vos lettres Messieurs du Parlement, d'auoir intelligence avec les Espagnols?

Le Card. C'estoit pour le rendre odieux au peuple, & si ie n'estois pas trop loing de mon compte, vous voyez qu'ils luy ont du depuis donné entrée en France.

Le Casuiste. Mais c'est lors que vous les y auez forcez, & si vous l'eussiez pû attirer de vostre costé, nel'eussiez vous pas fait?

Le Card. Oüy-dea? Mais Messieurs du Parlement n'en eussent-ils pas tiré auantage contre moy, & n'eussent-ils pas declamé comme il faut. Monsieur pour vous parler sainement des affaires, ie vous diray tout en deux mots? Entre personnes d'Estat toutes ces inuectiues & calomnies ne valent pas vn clou à soufflet, ce sont les effects & la force qui font tout, les armes sont les raisons des puissances. Si mon dessein eust esté de ruiner la France, comme tout le monde m'accuse, il m'estoit tres-facile, car le petit degast qu'on a fait au tour de Paris.

Le Casuiste. Comment petit degast Monseigneur? les Villages pillés, les Temples prophanez, les Religieuses violées?

Le Card. Oüy, que sçauiez vous si elles n'en estoient pas bien aises? peut-on prendre vne fille par force? Que vous estes encore bon homme! Je vois bien que vous n'estes gueres sçauant en ces matieres-là, mais vous m'auez fait perdre mon discours. Je vous disois que si l'eusse eu dessein de ruiner la France, il m'estoit très-aisé. Car pouuez vous croire que l'Espagnol aime la France? ne sçauiez vous pas le vieux prouerbe qui dit, *timeo Danaos & dona ferentes*. Je crains les Grecs & particulièrement lors qu'ils nous font des presents. L'Espagnol qui voyoit vostre foiblesse & vostre timidité, vous fit offre de toutes ses forces, pour vous encourager & allumer le feu. Mais si nous n'eussions pas esté assez sages pour nous accommoder, ou que l'eusse voulu faire deschirer la France de ses propres mains, croyez vous que l'Espagnol n'eust pas fomenté nos desordres en secourant le plus foible party? C'estoit là son vray jeu.

Le Casuiste. Mais Monseigneur, il ne demandoit que la paix.

Le Card. Je le veux. Mais est-il feant & avantageux pour la France, que nostre ennemy nous demande la paix en nous menaçant ? Il vaut bien mieux que nous l'y forçons, que non pas qu'il nous y force, & puis ce n'estoit là que le leurre. Ne scauez vous pas le vers latin, quoy qu'on dise que ie n'en sçache gueres, qui dit, *tuta frequensque via est sub amici fallere nomen*. C'est vne voye ordinaire & asseurée de tromper sous couleur d'estre amy.

Le Casuiste. Si cela estoit vray Monseigneur, la France vous seroit bien obligée.

Le Card. Ceux qui entendent le moins du monde les affaires, iugent bien que nous ne pouuions tirer auantage de la continuation de nos troubles, & que nostre bon-heur est bien mal appuyé, quand il n'a point d'autre asseurance que la foy de nos ennemis. Enfin l'Espagnol n'est pas vn bon hôte en France. Car ie veux que tout le plus grand mal qu'il nous eust voulu faire, ce fust esté de nous contraindre à la paix; cette contrainte nous auroit tousiours esté defauantageuse. Mais son veritable dessein & son interest estoit de nous engager dans vne guerre Ciuile, & profiter de nos desordres, comme il a fait de tout temps, & comme nous auons profité des siens en Hollande, en Catalogne, en Portugal & ailleurs.

Le Casuiste. Monseigneur, ie croy que si vous estiez asseuré de cela, vous n'espargneriez pas la France. Je dis ce que diront vos ennemis.

Le Card. Je vous dis encore vne fois que l'Espagnol ne fut iamais amy de la France.

Le Casuiste. Tellement que la France vous est infiniment obligée, avec tous les maux que vous luy avez fait souffrir.

Le Card. J'ay traité la France comme vn pere feroit son enfant. Je l'ay bien voulu chastier, mais i'eusse esté bien marry de la perdre. C'estoit mon interest de me rendre maistre par la force, de Paris & du Parlement. Mais de les liurer à vne guerre Ciuile & à l'Espagnol, i'aurois trouué ma perte avec la leur. Et c'est la plus grande raison que ie puisse donner, que ie ne suis pas si grand diable qu'on me fait.

Le Casuiste. Monseigneur, on est asseuré du mal que vous avez fait à la France, mais pour le bien on n'en peut parler que par coniecture. Je voudrois pour l'amour de vostre Eminence, que chacun en fust certain, car ils perdroient beaucoup de cette haine, & ne demanderoient pas avec tant d'animosité vengeance contre vous.

Le Card. Ils ne me scauroient faire tant de mal que ie m'en suis fait à moy mesme par cette leuée de boucliers. J'ay tiré vn mousquet qui s'est creué entre mes mains, & qui n'a fait du mal à personne qu'à moy & à ceux qui estoient autour de moy. Pleüst à Dieu que ie n'eusse iamais entrepris cela, & que i'eusse accordé au Parlement par amitié, ce que ie suis maintenant obligé d'accorder par force.

Le Casuiste. Mais comment esperez vous rentrer dans leur esprit, & pouoir demeurer en France?

Le Card. Il faudra en tout ceder à la necessité, caresser mes plus grands ennemis, faire la paix generale, soulager les peuples, reietter nostre chaleur

de foye sur nostre temperaiment, & la constellation que nous ne pouvions éviter.

Le Casuiste. J'ay peur que tout cela ne vous sauue pas Monseigneur, tant on est animé contre vous. On veut absolument que vous quittiez la France.

Le Card. Monseigneur le Prince iure, qu'il veut que ie mange mon saint Crespin en France, puis que i'y ay gagné tout ce que i'ay. Et puis où veut-on que i'aille? Ie me suis rendu toute la terre odieuse, pour auoir esté trop zélé pour la France, & on veut que ie me retire chez des ennemis que ie me suis fait pour ses interets.

Le Casuiste. On dit Monseigneur, qu'ils ne vous haïssent que pour n'auoir pas fait la paix.

Le Card. Tellement qu'ils me haïssent pour leur auoir fait la guerre, pour leur auoir pris des Villes, pour les auoir battus, & tout cela à la gloire & au profit de la France.

Le Casuiste. Vous y auez aussi trouué vostre petit compte Monseigneur.

Le Card. Vous reuenez à vos refueries. Il est question de iuger si i'ay seruy la France ou ses ennemis, où veut-on que i'aille? Faur aduoier qu'on me traite avec beaucoup d'ingratitude. Si i'ay fait du mal, i'ay fait du bien, & si i'ay enuie d'en faire. Si ie sentoie ma conscience si noire, ie n'aurois garde de demeurer en France, sçachant bien que tost ou tard on me donneroit mon fait. Mais ayant dessein de changer de Politique, ie sçay que i'obligeray les François à m'aimer. Que si ils trouuent mieux que ie ne me mesle aucunement des affaires, qu'ils me laissent du moins viure en homme priué, puis que c'est à son sujet que ie me suis rendu toute la terre ennemie. Et puis i'ay tant d'obligations à la France, que ie ne la sçauois quitter qu'avec regret. C'est vn si bon pays, i'y ay fait ma petite fortune. Bref arriue ce qu'il pourra, i'aime mieux mourir en France, que viure ailleurs.

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 05291 310 8